

ANTOINE BOUCHÉ-LECLERCQ



# LES SIBYLLES

## ET LES CHANTS SIBYLLINS





## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Antoine Bouché-Leclercq

# Les Sibylles et les chants sibyllins



© Arbre d'Or, Genève, août 2005  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

## CHAPITRE I — L'IDÉAL SIBYLLIN<sup>1</sup>

CARACTÈRE IDÉAL ET INCORPOREL DU MODELE SIBYLLIN. — LES SIBYLLES ET LES NYMPHES. — UNITÉ PRIMORDIALE DU MODELE SIBYLLIN. — HYPOTHÈSE DE KLAUSEN SUR L'ORIGINE DU MODELE SIBYLLIN. — ÉTYMOLOGIE DU MOT ΣΙΒΥΛΛΑ. — LA SIBYLLE INCONNUE D'HOMÈRE, CONNUE D'HÉRACLITE. — ÉMULATION EXCITÉE PAR LA VOGUE DE LA MANTIQUE ENTHOUSIASTE. — LA LÉGENDE SIBYLLINE ÉLABORÉE EN ASIE MINEURE, AU TEMPS DES POÈTES CYCLIQUES. — TRANSFORMATION DES TYPES PROPHÉTIQUES ANTÉRIEURS. — TRAITS EMPRUNTÉS À MANTO, À CASSANDRA, AUX AMANTES ET VICTIMES D'APOLLON. — L'IDÉAL SIBYLLIN DÉGAGÉ DE TOUTE RÉALITÉ CONCRÈTE. — IMPOSSIBILITÉ DE CONSERVER À UN TYPE ABSTRAIT UNE PATRIE ET UN NOM UNIQUE. — PRÉTENTIONS RIVALES DE GERGIS, MARPESSOS, COLOPHON, ÉRYTHRÆ, SAMOS. — TRANSACTIONS ABOUTISSANT AU SYSTÈME DE LA PLURALITÉ DES SIBYLLES. — LE TYPE SIBYLLIN TRANSPORTÉ À CUMES. — DÉBATS SUR L'ANTÉRIORITÉ RESPECTIVE DES SIBYLLES ET DES ORACLES. — RAPPORTS ÉTABLIS ENTRE LES ORACLES DE DELPHES, DE DODONE, D'AMMON, ET LES SIBYLLES. — NOUVELLE MULTIPLICATION DU MODELE SIBYLLIN. — OBSCURITÉS AMASSÉES PAR L'ÉCLECTISME MYTHOGRAPHIQUE. — LA CHRESMOLOGIE SIBYLLINE PARENTE DE L'ÉPOPEE IONIENNE.

<sup>1</sup> La bibliographie sibylline a été dressée avec soin par C. Alexandre, le dernier éditeur des oracles sibyllins, à la fin de ses *Excursus ad Sibyllinos libros*, Paris, Didot, 1856: *Catalogus bibliographiae Sibyllinae*, avec un supplément à la fin de la seconde édition des *Oracula Sibyllina* (1869). Elle ne comprend pas moins de 167 ouvrages, éditions de textes et dissertations publiées de 1481 à 1869. Sur ces ouvrages, 39 appartiennent au xvi<sup>e</sup> siècle, 63 au xvii<sup>e</sup>, 44 au xviii<sup>e</sup>, et 43 aux deux premiers tiers du xix<sup>e</sup> siècle. Il suffit ici de compléter la liste en y ajoutant le produit des dix dernières années :

C. ALEXANDRE, *Oracula sibyllina* (editio altera). Paris, 1869.

HILGENFELD, *Die jüdischen Sibyllen und der Essenismus*. 1871. (*Zeitsch. für wissensch. Theolog.* XIV.)

F. DELAUNAY, *Moines et Sibylles dans l'antiquité judéo-grecque* (2de édit.). Paris, 1874.

G. BIGONZO, *le Sibille e i libri sibillini di Roma*. Genova, 1877.

B. G. BADT, *De oraculis Sibyllinis a Judaeis compositis*. Pars. I. Wratisl., 1869. — *Ursprung, Inhalt und Text des vierten Buches der sibyllinischen Orakel*. Breslau, 1878.

Je n'ai pu vérifier le titre des brochures de MM. A. Wolynsky et Blanc, mentionnées par M. F. Delaunay (*Op. cit.*, p. 123-124). Il n'est pas inutile de faire remarquer que tous ces travaux, à quelques chapitres près, roulent sur les oracles sibyllins apocryphes dont il sera question plus loin et n'ont qu'un rapport indirect avec les recherches mythologiques abordées dans le présent paragraphe. C'est, au contraire, la question mythologique qui a occupé l'érudition aventureuse de H. KLAUSEN, *Aeneas und die Penaten* (IItes Buch, *Die sibyllinische Weissagung*, p. 203-312). Hambourg-Gotha, 1839. Tous les textes relatifs aux sibylles se trouvent dans les vastes *Excursus* de C. Alexandre. L'auteur est un bon guide pour les difficultés de détail, mais sa critique timide et soucieuse d'orthodoxie a cru devoir partir de la foi à l'existence historique, sinon de toutes les sibylles, au moins de la Sibylle.

Le type sibyllin est une des créations les plus originales et les plus nobles du sentiment religieux en Grèce. Il est composé de formes mythiques et d'éléments rationnels coordonnés par une imagination soucieuse d'unir en un tout harmonieux la beauté physique et la beauté morale.

La nature impressionnable et éminemment réceptive de la femme l'a prédestinée à être, chez tous les peuples, l'instrument le plus obéissant de l'esprit divin. La religion anthropomorphique des Grecs était plus disposée que toute autre à tirer parti de cette convenance naturelle en y ajoutant une sorte d'attrait instinctif analogue aux affections humaines; attrait d'autant plus puissant que l'habitable choisi par la pensée divine est plus pur de toute attache terrestre. Voilà le thème, fourni par la raison vulgaire: l'imagination a fait le reste en partant du modèle déjà fourni par les bacchantes transformées en pythies, et l'épurant jusqu'à ce qu'elle en eût fait l'idéal sibyllin.

On peut dire que les prêtresses en exercice à Delphes, pour ne pas parler d'oracles moins connus, ont été les sibylles réelles, dont les sibylles proprement dites sont la copie transfigurée. On ne trouverait guère, à première vue, de différence caractéristique entre les prêtresses légendaires, comme Phémonoé de Delphes, et les sibylles; si ce n'est peut-être que les unes sont visitées de temps à autre par l'inspiration, tandis que l'inspiration fait partie intégrante de la nature sibylline. Encore cette différence n'a-t-elle pas été maintenue par tous. Virgile, si curieux des traditions antiques, n'a pas certainement cru contrevenir aux idées reçues en dépeignant sa sibylle possédée, comme une pythie, d'un accès violent et passager d'enthousiasme prophétique<sup>2</sup>. Les auteurs des oracles sibyllins qui nous sont parvenus nous montrent aussi la Sibylle prise de force par l'esprit divin et implorant de temps à autre un instant de repos. Avec le temps le nom de sibylle devint, comme celui de pythie et plus facilement encore parce qu'il ne contenait pas d'indication topographique, une désignation banale applicable à toutes les prophétesses<sup>3</sup>.

Ce n'est pas dans la fonction des sibylles, ni dans la nature de leur enthousiasme qu'il faut chercher le caractère propre du type sibyllin, mais bien dans l'absence de toute réalité matérielle qui fait des sibylles des êtres abstraits, assimilables et souvent assimilés aux nymphes<sup>4</sup>. Ce sont, en quelque sorte, des

---

<sup>2</sup> VIRG. *Æn.*, III, 443; VI, 77-155.

<sup>3</sup> Manto, est à volonté, une pythie identique à Daphné, ou la sibylle thébaine: la pythie Phémonoé est appelée sibylle par Servius qui ajoute: *Sibylla... dicitur omnis puella cujus pectus numen recipit* (SERV. *Æn.*, III, 445). *Sibyllae generaliter dicuntur omnes feminae vates* (ISID. *Orig.*, VIII, 8; SUIDAS, s. v. Σίβυλλα).

<sup>4</sup> *DION.*, I, 55.

divinités inachevées, fruits tardifs et hybrides de l'imagination grecque, des idées auxquelles elle n'avait plus la force de donner un corps viable et une personnalité concrète.

On soupçonne tout d'abord que des générations éprises du merveilleux prophétique ont dû créer les Sibylles avec les mêmes données qui avaient servi jadis à créer les Muses<sup>5</sup>. Seulement, venues plus tard, en un temps et dans des régions où le génie grec sentait sa fécondité plastique s'épuiser dans le vertige naissant des hallucinations orientales, les sibylles ne purent monter jusqu'aux hauteurs sereines de l'Olympe : elles restèrent sur la terre avec les nymphes et génies des sources, ensevelies dans les grottes solitaires d'où s'envolaient leurs oracles.

Avant de rechercher l'origine probable des légendes sibyllines, il est bon de dissiper tout d'abord l'illusion produite par le nombre des figures et la cohérence artificielle des biographies qui composent ce qu'on pourrait appeler le cycle sibyllin. Si l'on voulait appliquer ici la méthode analytique et chercher à remonter, par élimination successive des retouches ou surcharges, à la forme primitive du mythe, on tournerait vainement autour du groupe imposant des sibylles qui, avec les noms géographiques dont il est décoré, semble être un abrégé de l'univers. On s'épuiserait ainsi à interroger, sur la foi de ces épithètes pompeuses, tous les points de l'horizon, et la multiplicité des détails engendrant la lassitude, on s'arrêterait après avoir démontré l'impossibilité de faire de l'histoire avec des récits de caractère mythique, vagues et rebelles à toute chronologie. Ce résultat négatif peut être considéré déjà comme acquis, et il y a peut-être lieu d'essayer d'une autre méthode, de celle qui consiste à se reporter tout d'abord au point de départ et à suivre, en rendant compte des détails rencontrés sur le chemin, la marche probable du développement de l'idée mythique. Il faut, pour cela, envisager la légende sous sa forme première et trouver le point précis par où elle tient au sol.

Un seul fait, bien constaté, suffit à déblayer le terrain d'une bonne partie des constructions mythographiques postérieures qui cachent, sous leurs larges assises, ce premier point d'appui. Ce fait, c'est que, depuis Héraclite d'Éphèse, qui est pour nous le premier auteur informé de l'existence d'une sibylle<sup>6</sup>, jusque vers la fin du siècle d'Alexandre<sup>7</sup>, on n'entendit parler en Grèce que d'une seule sibylle.

---

<sup>5</sup> Cf. la Sibylle nourrie sur l'Hélicon par les Muses. (PLUT. *Pyth. orac.*, 9.)

<sup>6</sup> HERACL. ap. PLUTARCH. *Pyth. orac.*, 6. CLEM. ALEX. *Strom.*, I, §70.

<sup>7</sup> C'est-à-dire jusqu'à Héraclide de Pont (CLEM. ALEX., *Strom.*, I, §108). Euripide, grand novateur en fait de mythologie, parlait bien de la « sibylle de Libye » dans le prologue de sa *Lamia* (VARR. ap. LACTANT. *Inst. Div.*, I, 6 ; SCHOL. PLAT., p. 315), mais il ne s'en suit pas qu'il ait admis plusieurs sibylles. Aristophane (*Pax*, 1095. 1116) et Platon (*Theog.*, p. 124 ; *Phaedr.*,

On peut même dire que cette tradition primitive persista en dépit de toutes les combinaisons imaginées pour la remplacer et qu'elle leur a survécu. Même après que Varron, mettant un terme au libre épanouissement de la légende, eut fixé à dix le nombre des sibylles, on rencontre des auteurs disposés à n'admettre que quatre<sup>8</sup>, trois<sup>9</sup> ou deux<sup>10</sup> sibylles, et d'autres qui sont même tentés d'en revenir purement et simplement à la Sibylle unique d'autrefois<sup>11</sup>. Cette dernière opinion, qui ramenait ainsi la légende à sa forme première et restituait à la Sibylle sa gloire affaiblie par le partage entre tant de rivales, est celle à laquelle se rallient les sibyllistes<sup>12</sup>. Elle avait encore conservé assez de vitalité au XIII<sup>e</sup> siècle pour s'affirmer dans une séquence remarquable de la liturgie catholique. Comme Héraclite, comme Aristophane, comme Platon, l'auteur du *Dies irae*<sup>13</sup> ne connaît que « la Sibylle ». C'est ce type unique, symbole encore transparent de la pure intuition prophétique, que les mythographes, suivant l'exemple d'Héraclide de Pont, reproduisirent en une série de contre-épreuves, dans le but de coordonner les traditions éparses en divers lieux.

Les recherches concernant les origines et la nature de la mantique sibylline doivent donc porter exclusivement sur le modèle original et n'admettre qu'à titre de renseignements supplémentaires les modifications, d'ailleurs peu importantes, qu'il a subies dans ses copies. Or, les plus anciennes légendes contiennent, par surcroît, l'indication des lieux où elles ont pris naissance. La Sibylle dont parlent les auteurs antérieurs au siècle d'Alexandre et ceux qui, plus tard, ont maintenu l'unité du type sibyllin, est bien, à n'en pouvoir douter, la Sibylle que Gergis, Marpeessos et Érythræ se disputaient l'honneur d'avoir vu naître. C'est, par conséquent, la seule dont il faille étudier à fond le caractère et nous avons à expliquer comment la légende sibylline a pu se former, sur le rivage asiatique de la mer Égée, à une époque postérieure à la rédaction des poèmes homériques qui, nés dans la même région, ne contiennent pas la moindre allusion à cette gloire locale<sup>14</sup>.

---

p. 244) ne connaissent que « la Sibylle ». L'auteur d'un ouvrage attribué à Aristote et qui paraît avoir été écrit un siècle après lui, parle encore de la Sibylle (§ 97) qu'il sait être identique à elle-même sous des noms divers.

<sup>8</sup> PAUSAN., X, 12, 9; ÆLIAN. *Var. hist.*, XII, 35.

<sup>9</sup> SCHOL. ARISTOPH. *Pax*, 1071; *Aves*, 962. SOLIN., 2. AUSON. *Gryph.*, 85. TZETZES ad Lycophr., 1279.

<sup>10</sup> MARC. CAPELL, II, p. 40.

<sup>11</sup> DIOD., IV, 66. Cf. Liv. I, 7. TAC. *Ann.*, VI, 12.

<sup>12</sup> On appelle ainsi les auteurs des oracles sibyllins apocryphes que nous possédons encore.

<sup>13</sup> Probablement le moine italien Tommaso da Celano.

<sup>14</sup> La théorie qu'on va exposer ne s'arrête pas à l'hypothèse évhémériste de l'existence d'une

Le problème est difficile, peut-être même insoluble. Mais s'il faut renoncer aux démonstrations rigoureuses, on peut, du moins, arriver à combiner tous les faits connus dans une théorie vraisemblable, c'est-à-dire atteindre à ce qu'il y a de plus vrai après la vérité démontrée.

Il faut renoncer à tirer quelque lumière des inductions étymologiques, par trop incertaines, auxquelles le nom de la Sibylle a donné lieu. Les anciens regardaient le mot comme appartenant à la langue grecque<sup>15</sup>, et il est possible, en effet, qu'il trouve dans les formes archaïques du dialecte éolien une explication suffisante. La thèse qu'on se propose de défendre ici y trouverait une confirmation opportune, mais non pas indispensable. A supposer, en effet, que le mot soit d'origine sémitique, il ne suit pas de là que l'idéal sibyllin ait été conçu et apporté tout fait aux Hellènes par l'imagination orientale. On trouverait, sans doute, dans les cultes minutieusement réglés de l'Égypte et de la Chaldée, des voyantes hiérodules, analogues aux pythies et attachées comme elles à un sanctuaire déterminé, mais rien qui rappelle la destinée errante, l'indépendance sauvage et la fière mélancolie de la Sibylle. Il a fort bien pu arriver, et plus d'un texte semble l'indiquer, que les Grecs d'Asie, après avoir donné, suivant le génie de leur race, un nom propre, une qualification personnelle à leur idéal prophétique, aient laissé la nymphe Hérofile s'affubler d'une qualification générale empruntée à quelqu'une des langues parlées le long du littoral asiatique<sup>16</sup>. Lorsque la dispersion des légendes sibyllines multiplia le nombre des prophétesses, le qualificatif devint plus important que le nom propre, car il exprimait seul un caractère commun à toutes ces figures d'âge variable et de nationalité diverse.

Il ne reste donc plus, comme source de renseignements susceptibles d'être utilisés, que les circonstances de temps et de lieu.

prophétesse réelle, prototype des Sibylles. Nier qu'une idée puisse prendre un corps serait nier la mythologie tout entière. On admet que les Sibylles sont, comme les Nymphes dont elles se distinguent à peine, des créations mythiques. Klausen l'avait déjà démontré. En suivant cette voie, on a cherché ici et cru rencontrer : — 1° des analogies frappantes entre les éléments qui ont constitué le prophétisme des oracles apolliniens et celui des Sibylles ; — 2° les mobiles psychologiques qui ont fait naître ce dernier et l'ont maintenu dans un état bizarre de dépendance et d'hostilité vis-à-vis de l'autre ; — 3° la matière mythique préexistante qui a servi à former le type sibyllin.

<sup>15</sup> VARR. ap. LACTANT. *Inst. Divin.*, I, 6 ; DIOD., IV, 66. ARRIAN. ap EUSTATH. *Iliad.*, II, 814. HIERONYM. *adv. Jovin.*, I, 41. SERV. *Æn.*, III, 445 ; VI, 12. ISID. *Orig.*, VIII, 8.

<sup>16</sup> Le sens de *voyante, parlante, prophétesse*, qui se cache au fond du mot Σίβυλλα, avait déjà été exprimé par des noms mythologiques comme Πανοπη, Είδνια, Είδομένη, Είδοθια, Πολυιδος, Πολυννη, Προνη, Θεονη, Θεμιστω, Μαντω, etc., mais toujours sous la forme concrète. Peut-être fallut-il, pour obtenir un adjectif applicable à toutes les copies de type sibyllin, rompre avec les habitudes et, par suite, avec la langue des Hellènes.

Au temps d'Héraclite, c'est-à-dire vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les traditions concernant la Sibylle passaient déjà pour fort anciennes, car le philosophe affirme que la voix rude et menaçante de la Sibylle a traversé un millier d'années avant d'arriver à ses oreilles<sup>17</sup>. C'était précisément le temps où les tenants des doctrines mystiques jetaient à tous les échos les noms d'Orphée ou de Musée, et où la Grèce, déjà trop familière avec ses religions indigènes et avide de nouveautés, prenait avec plaisir possession de ces initiateurs auxquels elle devait, disait-on, son éducation première. A cette époque aussi, l'oracle de Delphes se créait une histoire rétrospective, aussitôt fixée en traits ineffaçables par les poètes lyriques et tragiques, et confondait ses origines avec celles de la civilisation nationale. C'est partout le même besoin de reculer au-delà des limites accessibles à l'investigation historique les faits merveilleux dont chaque système religieux comptait se prévaloir pour prendre date avant des systèmes rivaux.

Si l'on remonte vers le passé dont ces sortes de sectes religieuses se disputent la propriété, on rencontre à peu de distance les poèmes d'Homère et les chants d'Hésiode, des monuments incomplets sans doute, mais véridiques, d'une culture antérieure. Or, Homère, qui doit avoir vécu, comme Héraclite, en Asie Mineure, ne fait pas la moindre allusion à cette Sibylle dont on dira bientôt qu'il est le disciple ou le plagiaire<sup>18</sup> : Hésiode, qui chantait au pied de l'Hélicon, dans le voisinage de Pytho, ne connaît point les extases prophétiques des pythies, et Orphée, que la légende mène partout, ne se rencontre nulle part. Bien que cette absence de témoignages n'ait pas la valeur d'une preuve positive, elle montre assez, pour qui se tient en défiance contre les légendes, que, au temps d'Homère et d'Hésiode, il n'y avait encore ni oracles desservis par des femmes en délire, ni voix sibyllines retentissant au fond des grottes, ni chresmologie libre. Par conséquent, si, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, pythies, sibylles et chresmologues ont déjà un air d'antiquité ; si même on a perdu la trace de leurs origines, on est fondé à croire que la divination intuitive est née dans le cours des trois siècles environ qui séparent Hésiode d'Héraclite et de Pindare ; qu'elle a été aussitôt envisagée sous des aspects différents, tantôt comme émanée d'Apollon, tantôt comme issue des mystères dionysiaques, tantôt comme empruntant la voix des nymphes, vague-

<sup>17</sup> PLUT., *Pyth. orac.*, 6. De là, l'idée dérivée que la Sibylle, réduite par exténuation à n'être plus qu'une *voix*, doit vivre mille ans. (OVID. *Met.*, XIV, 144-146. PHLEGON. TRALL. *De longæv.*, 4.)

<sup>18</sup> DIOD., IV, 66. FIRMIC. *Mathes.*, VI, 31. SOLIN., 2. EUSTATH. *Iliad.*, XX, 299. On citait notamment comme ayant été emprunté à la Sibylle le passage si connu ou le poète, par la bouche de Poséidon, promet aux descendants d'Énée une royauté indéfinie (*Iliad.*, XX, 308). On disait de même qu'Homère avait copié Orphée et Musée. (CLEM. ALEX. *Strom.* VI, § 5.)

ment personnifiée sous le nom de Sibylle; enfin, qu'elle a excité de toutes parts, au sein des tribus helléniques et des sectes religieuses, une sorte d'émulation dont le résultat fut de favoriser l'éclosion de légendes intéressées et d'oblitérer en peu de temps les témoignages incompatibles avec ces prétentions rivales. L'effervescence mystique qui, avec des éléments empruntés au culte des Nymphes, à la religion de Dionysos et à celle d'Apollon, avait créé l'enthousiasme prophétique se propagea en tous sens: elle fit naître, partout où se rencontraient les cultes générateurs de l'intuition divinatoire, le désir d'inscrire dans les traditions locales, aussi loin que possible dans le passé et à l'abri de tout contrôle, des souvenirs analogues à ceux dont se parait l'oracle de Pytho.

Nous pouvons donc, en-dehors de toute supputation arbitraire, considérer ces trois instruments de la parole révélée, pythies, chresmologues et sibylles, comme créés en même temps et issus du même mouvement religieux. Mais, tandis que les pythies étaient installées sur leur trépied et se montraient aux pèlerins recueillis, les ambitions rivales ne pouvaient opposer à cette réalité vivante que des figures idéales, reculées à dessein dans les brumes les plus épaisses du passé. De là, la personnalité vague des prophètes déjà passés en revue: de là, surtout, le caractère abstrait de la Sibylle. Les tenants des chresmologues et sibylles ne manquèrent pas cependant de fournir à leur tour des preuves matérielles de l'existence antérieure de ces êtres mythiques: ils firent circuler des prédictions versifiées dont le recueil, sans cesse grossi par des apports anonymes, finit par constituer une attestation suffisante.

On s'explique déjà, sans aller plus avant dans la voie de l'hypothèse, un des traits les plus apparents de l'inspiration sibylline, c'est-à-dire l'espèce d'hostilité que la légende a mise entre la Sibylle et Apollon, hostilité d'autant plus étrange que la Sibylle, vouée par son sexe à un rôle passif, ne peut se séparer aussi aisément que les prophètes libres du dieu révélateur. La tradition sibylline est née d'un effort fait pour enlever, non pas tant à Apollon lui-même qu'au sacerdoce apollinien, le monopole de la divination intuitive. Nous nous rencontrons ainsi, au moins sur ce point important, avec le système ingénieux, mais incohérent et excessif, proposé par Klausen<sup>19</sup>. En cherchant à se rendre compte des raisons qui ont pu amener l'imagination grecque à créer le type sibyllin, Klausen suppose que, en présence des oracles déjà disciplinés et transformés en fiefs sacerdotaux, des esprits indépendants eurent l'idée de retrouver pour leur propre usage la révélation naturelle que la divinité prodiguait au fond des bois, dans les solitudes animées par le murmure des eaux et le frémissement du feuillage. Ils entendirent

---

<sup>19</sup> H. KLAUSEN, *Æneas und die Penaten*, p. 224-241.

donc la voix divine, être abstrait et invisible qu'ils appelèrent la Sibylle, et ils mirent par écrit ce qu'elle leur avait dicté. Ainsi se forma un recueil d'oracles sibyllins, obtenus en dehors de toute immixtion sacerdotale, qui attesta désormais l'existence de la Sibylle. La Sibylle serait donc l'esprit prophétique, avec lequel ces protestants de l'antiquité se seraient mis directement en communication, opposé à l'inspiration officielle dispensée par les corporations sacerdotales. Klausen croit même pouvoir faire commencer la rédaction des livres sibyllins vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, c'est-à-dire au moment où Onomacrite inaugurerait de son côté la littérature chresmologique.

Ce système, ainsi dégagé des rapprochements confus par lesquels l'auteur disperse en tous sens l'attention, a le mérite de mettre en relief le fait indiqué tout à l'heure, la distinction originelle, pour ne pas dire l'antagonisme, qui sépare la mantique sibylline, ou, dans un sens plus général, la divination chresmologique, de celle des oracles; la libre inspiration attachée à la personne de l'agent fatidique du privilège indéfiniment exploitable des corporations. Mais l'explication à laquelle s'arrête Klausen paraît tout à fait arbitraire et chimérique. Ce protestantisme réellement appliqué et aboutissant à la confection d'un corps de prophéties est du domaine de la fantaisie. On a de la peine à s'imaginer, par exemple, que des Delphiens indépendants soient allés puiser l'enthousiasme à la source Kassotis, sous prétexte qu'un filet d'eau emprunté à cette source suffisait pour animer l'oracle<sup>20</sup>. En outre, quand il s'agit de débrouiller les questions de détail, Klausen semble prendre à tâche de rendre plus obscur encore le chaos des légendes sibyllines. Après avoir reconnu que les sibylles sont des génies des eaux et des grottes, il veut que ces génies aient été généralement considérés comme étant les âmes d'anciens habitants du pays. La divination sibylline, bien que toujours attribuée par la légende à des êtres vivants, se trouve par là assimilée à la nécromancie et attachée au tombeau de la sibylle. Or, ce tombeau, Klausen le trouve toujours dans quelque temple d'Apollon, à cause de la « nature absolument apollinienne » des sibylles. Tous ces circuits sont loin de conduire à une idée nette de ce qu'il s'agit de définir, et de telles analyses sans cesse dévoyées par des rapprochements intempestifs mêlent, avant de les avoir nettement séparés, les éléments divers dont se compose le type sibyllin.

Ce qui résulte jusqu'ici des indications fournies par les circonstances de temps, c'est que les origines de la chresmologie sibylline doivent être cherchées dans une période postérieure à l'âge homérique et qu'on se rendrait assez bien compte du caractère particulier qu'elle affecte en la considérant comme issue d'une réaction

---

<sup>20</sup> KLAUSEN, *Æneas und die Penaten*, p. 225.

contre le privilège des oracles d'Apollon. La même observation est applicable à la chresmologie dionysiaque ou orphique étudiée au précédent paragraphe. Pour séparer le type sibyllin des personnifications analogues, il faut tenir compte des indications topographiques contenues dans la légende de la Sibylle.

Si l'idéal sibyllin était sorti spontanément des grottes et des sources sous l'influence du culte apollinien émancipé de la tutelle des corporations sacerdotales, ainsi que le veut Klausen, on ne comprendrait guère pourquoi les légendes les plus anciennes, celles qui représentent le mieux la tradition première, s'accordent à signaler le littoral asiatique, et plus spécialement la partie septentrionale de l'Asie Mineure, comme étant la patrie de la Sibylle. La Sibylle, obtenue par le procédé mythologique que signale Klausen, aurait dû naître là où l'on plaça en effet, plus tard, son berceau, dans la Béotie «aux mille voix<sup>21</sup>», là où le culte des nymphes dionysiaques était vivace et où le voisinage de Pytho tenait en éveil l'émulation religieuse.

Nous croyons donc qu'il faut chercher dans la région indiquée, sinon des éléments mythiques différents, au moins une opportunité particulière, une accumulation préalable de légendes susceptibles de s'accommoder à des goûts récents en conservant leurs attaches antérieures, en un mot, une occasion prochaine qui ait mis en jeu les forces créatrices de l'imagination en quête d'un idéal nouveau. Or, il est impossible de ne pas être frappé de ce fait que la patrie de la Sibylle a pour centre le point autour duquel tournent toutes les légendes du cycle troyen, le mont Ida et la plaine d'Ilion, le lieu où tous les éléments générateurs de l'enthousiasme prophétique, le culte des nymphes, celui du Dionysos phrygien, celui d'Apollon, se trouvent réunis et où le travail des aèdes homériques a déjà installé des figures mythiques analogues aux sibylles<sup>22</sup>. Les cultes précités se rencontraient ailleurs; ailleurs aussi le patriotisme local pouvait les utiliser pour se créer des droits sur la divination inspirée; mais là, et là seulement, cette ambition patriotique trouvait sa tâche préparée par les fictions dont l'épopée avait fixé au sol l'ineffaçable souvenir.

Voici donc comment, en se tenant dans les limites de l'hypothèse légitime, on pourrait expliquer, d'abord la nature du mouvement psychologique qui détermina à un moment donné la création du type sibyllin; puis, l'élaboration progressive d'un idéal trop raffiné pour être sorti sans effort des mythes antérieurs;

---

<sup>21</sup> PLUTARCH. *Defect. orac.* 5.

<sup>22</sup> Nous verrons plus loin que le débat sur la patrie de la Sibylle n'était qu'entre Érythræ et Marpossos ou Gergis. Or, Gergis et Marpossos étaient dans la Troade même; Érythræ au centre de l'Ionie, entre Chios et Smyrne.

enfin, comme résultat historique, garanti par les faits, la localisation multiple du type primitif et sa diffusion en tous sens dans le monde méditerranéen.

Nous savons qu'à l'époque où la divination enthousiaste était réellement installée à Pytho, l'oracle était sous le protectorat des Doriens, et se montrait partial pour ses fidèles soldats. Apollon, introduit jadis en Europe par les Crétois et les Ioniens, semblait oublier son origine pour devenir le dieu particulier des Doriens. Supposons, ce qui est déjà et deviendra de plus en plus vraisemblable, que la mantique intuitive soit née à Pytho même du contact des rites dionysiaques avec le culte d'Apollon, c'est-à-dire de deux religions dont aucune n'appartenait en propre aux Doriens; n'est-il pas naturel de penser que les autres tribus helléniques ne purent laisser se fonder à Pytho un monopole qui eût été pour les Doriens comme une nouvelle conquête? Plus l'admiration pour la mantique nouvelle fut sincère, plus les différentes familles de la race grecque se montrèrent empressées à s'en attribuer l'honneur ou du moins à y avoir part<sup>23</sup>. Les Éoliens de Béotie opposèrent aux pythies leur Bakis; les Athéniens, leurs prophètes orphiques. On peut considérer Athènes comme le centre de la chresmologie orphique. Les traditions venues du nord, de la Thrace ou d'Hyperborée, s'y rencontrent avec les idées apportées de la Crète par Épiménide, et le système se complète par l'adjonction plus ou moins forcée de la chresmologie béotienne, représentée par un Bakis athénien. A ce prix, l'amour-propre athénien se trouvait satisfait. Il n'est pas téméraire de conjecturer qu'il dut se passer quelque chose d'analogue en Ionie. Les Grecs d'Asie, fiers de leur supériorité intellectuelle, affirmée d'une manière éclatante par la poésie nationale à laquelle ils avaient imposé leur dialecte, durent chercher d'abord dans leurs légendes épiques, non pas des prophètes, mais des femmes inspirées, égales ou même supérieures en puissance prophétique aux pythies.

---

<sup>23</sup> Pour donner une idée de l'intensité que put avoir cette ambition patriotique et de la facilité avec laquelle le souvenir de faits s'altérait sous son influence, il suffit de rappeler la fameuse querelle des sept villes se disputant l'honneur d'avoir vu naître Homère. Le troisième larron étant intervenu plusieurs reprises, Homère devint tour à tour Thessalien, Rhodien, Chypriote, Crétois, Égyptien, Lucanien et enfin Romain, absolument comme la Sibylle. Dès qu'Orphée fut à la mode, le mot d'ordre de ses partisans fut de le placer avant Homère. On agit de même à l'égard de la Sibylle. La question d'antériorité avait toujours dans ces débats une importance capitale. Que l'on songe à l'ardeur des luttes qui s'engagèrent plus tard entre païens et chrétiens au sujet de l'antiquité respective de leurs prophètes et initiateurs. Clément d'Alexandrie consacre une partie de son premier livre des *Stromates* (§§ 101-147), à démontrer que les prophètes, sibylles et philosophes des Hellènes sont postérieurs aux révélateurs hébraïques. L'agitation religieuse d'où sortit la chresmologie sibylline fut sans doute moins violente, mais put l'être assez pour mettre en jeu la verve peu scrupuleuse des premiers auteurs d'oracles sibyllins, bien imités en cela par les sibyllistes des âges suivants.

Leurs poètes, qui travaillaient alors à compléter le cycle troyen, rencontrèrent parmi les héroïnes du mémorable siège une figure toute prête à se transformer en prophétesse délirante, Cassandra, fille de Priam et sœur du devin Hélénos. Cassandra avait reçu des légendes post-homériques un caractère tout différent de celui qu'elle avait dans l'*Iliade*, où elle n'est qu'une charmante jeune fille, et dans l'*Odyssée* où l'on apprend sa triste destinée.

Les cycliques ioniens, éoliens et chypriotes du VIII<sup>e</sup> siècle, Arctinos de Milet, Leschès de Lesbos, Stasinus ou Hégésinos de Chypre, firent de la belle et malheureuse Cassandra une prophétesse attristée et méconnue, à la fois interprète et victime d'Apollon<sup>24</sup>. La divination apollinienne, représentée en Asie par de nombreux oracles, à Grynion, Milet, Colophon, Patara, etc., était acceptée par les poètes de la Grèce orientale avec d'autant moins d'hésitation qu'Apollon appartenait en propre à l'Asie et l'avait défendue, dans cette même guerre de Troie, contre les Achéens d'Europe. Les cycliques n'entendaient pas rompre avec la mantique apollinienne, mais, au contraire, la revendiquer pour leur pays.

Cassandra fut donc douée de la prescience intuitive par Apollon son amant. On sait comment, pour n'avoir pas voulu payer du sacrifice de sa virginité ce don néanmoins irrévocable, elle fut poursuivie, durant tout le cours de son existence par le ressentiment de celui qu'elle avait dédaigné. Qu'elle ait eu le tort, comme le disent les mythographes soucieux de l'honneur d'Apollon, de manquer à une promesse formelle, ou que le dieu ait simplement obéi à un sentiment vulgaire, la rancune d'un prétendant éconduit<sup>25</sup>, il n'en est pas moins établi que, chez Cassandra, prototype des sibylles, l'inspiration mantique, tout en dérivant d'Apollon, porte la trace d'une lutte aussi acharnée qu'inégale entre le dieu et son interprète. Il y a plus; non seulement Cassandra était poursuivie par la vengeance d'Apollon, mais elle ne pouvait annoncer que des malheurs. Elle ne voyait dans l'avenir que la ruine de sa patrie, le trépas sanglant des siens et, au bout de son horizon, la conclusion tragique de sa propre destinée.

De là le caractère sombre et l'âpre dureté des prophéties sibyllines, qui n'an-

<sup>24</sup> On voit, par le résumé que donne Proclus des *Kypria* (*Epic. graec. fragm.*, I, p. 18), que Cassandre prédit les conséquences futures du voyage de Pâris à Sparte. L'infortunée, suivant le récit de Leschès dans la *Petite Iliade*, perd son fiancé Corœbos (PAUSAN., X, 27, 1. Cf. VIRG. *Æn.*, II, 341 sqq); Arctinos de Milet, auteur de la *Prise d'Ilion*, ajoutait qu'elle avait été violée par Ajax (PROCLUS, *ibid*). Enfin, d'une manière générale, la biographie de Cassandra, qui nous est surtout connue par le théâtre d'Eschyle, a été élaborée par les cycliques.

<sup>25</sup> Ce détail de l'histoire de Cassandre se retrouve, presque sans altération, dans la légende de la sibylle de Cumes. Apollon cherche à la séduire et lui accorde autant d'années qu'il y avait de grains de sable dans une poignée qu'elle saisit, mais, pour avoir résisté au dieu, elle n'obtint pas la jeunesse. (OVID. *Met.*, XIV, 134-142.)

nonçaient guère que des calamités, et qui durent, sans doute, à cet esprit pessimiste la foi dont les honora Héraclite.

Lorsque Apollon eut enlevé à Cassandra le pouvoir de persuader, l'infortunée ne tarda pas à passer pour une folle qui compromettrait la dignité de la maison royale. Le roi son père la fit alors enfermer dans une grotte du mont Ida, en ayant soin de mettre à l'entrée un gardien chargé de rapporter ses paroles<sup>26</sup>. On reconnaît la grotte de la Sibylle, creusée, elle aussi, dans les flancs de l'Ida et le lien qui, là comme partout, unit à la divination apollinienne la divination hydromantique des Nymphes. Les cycliques n'ont fait, en transportant Cassandra — et même accessoirement son frère Hélénos<sup>27</sup> — dans un nymphæon, que combiner des traditions courantes, déjà utilisées dans les oracles apolliniens et dont la réunion même avait donné naissance à la mantique intuitive.

Il se trouvait encore, sur un autre point du rivage asiatique, une autre figure d'héroïne dont les traits devaient s'adapter sans effort aux préoccupations du moment. C'était Manto, fille du devin Tirésias, qui passait pour avoir fondé, près de Colophon, l'oracle de Klaros. Nous savons que les cycliques avaient traité le sujet de la guerre des Argiens contre Thèbes dans plusieurs épopées, la *Thébaïde*<sup>28</sup> et les *Épigones*<sup>29</sup>; pour ne rien dire d'une *Alcmaeonide*<sup>30</sup> qui paraît d'une date plus récente. Le premier de ces poèmes remontait assez haut pour que déjà Callinos le crût d'Homère<sup>31</sup>. C'est dans ces constructions épiques que la légende de Manto s'étendit de façon à rattacher en un tout cohérent les traditions éparées entre Delphes et Klaros. Manto se sépare alors de la divination inductive si brillamment représentée par son père et devient une prophétesse inspirée, la mère des prophètes de Klaros<sup>32</sup>. Dans son histoire se retrouve aussi le souvenir de douleurs auxquelles Apollon ne fut pas étranger. La ruine de Thèbes avait été préparée par ce dieu qui avait indiqué aux Épigones le seul chef sous lequel ils pussent vaincre. Manto avait été comprise dans la part de butin adjudgée à l'oracle de Pytho et était devenue ainsi l'esclave d'Apollon qui l'éloigna à jamais de sa patrie en l'envoyant à Klaros. Une tradition touchante, accueillie ou forgée

<sup>26</sup> Ce dernier détail est peut-être de l'invention de Lycophron, car c'est le rapport du gardien à Priam que Lycophron a prétendu faire dans son indéchiffrable poème.

<sup>27</sup> Hélénos, après la mort de Pâris, se retire sur le mont Ida. (CONON. *Narrat.*, 34. DICTYS CRET., IV, 18.)

<sup>28</sup> *Epic. graec. fragm.*, I, p. 9-13.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 13-15.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

<sup>31</sup> PAUSAN., IX, 9. 3.

<sup>32</sup> SCHOL. APOLL. RHOD., I, 388.

par les grammairiens, expliquait le nom de Klaros par les pleurs de Manto<sup>33</sup> et prétendait que la source fatidique où l'oracle puisait son inspiration était née de ses larmes. Jusque dans son rôle de prêtresse d'Apollon, Manto garde la tristesse résignée d'une victime et une sorte d'antipathie incurable pour le dieu auquel elle doit ses malheurs. Les mythographes qui font d'Apollon son amant et le père de Mopsos<sup>34</sup> se sont trompés s'ils ont cru réconcilier par là le maître et l'esclave ; ils n'ont fait que rendre le premier plus despotique et l'autre plus passivement obéissante.

Ainsi, deux femmes, jeunes, belles et malheureuses, victimes toutes deux d'Apollon et pourtant rattachées par des liens intimes au culte de ce dieu, ont été les modèles originaux qui ont prêté leurs traits à la Sibylle. La ressemblance des modèles entre eux et avec leur copie est même restée si frappante que Cassandra et Manto, parfois confondues l'une avec l'autre<sup>35</sup> ont été souvent appelées sibylles, l'une de Phrygie, l'autre de Thessalie<sup>36</sup>. Pour Diodore, Manto est la première ou même l'unique Sibylle, celle à laquelle ses extases prophétiques firent donner ce nom<sup>37</sup>. Autour des noms de Cassandra et de Manto purent se grouper d'autres figures de jeunes filles également douées du sens divinatoire et persécutées par Apollon ou par une fatalité anonyme ; Cénone « possédée par quelqu'un des dieux<sup>38</sup> » qui refuse, par jalousie, de guérir Pâris et se tue de désespoir quand elle le voit mort ; Daphné, parfois identifiée avec Manto<sup>39</sup>, et d'autres victimes du dieu superbe qui ne savait ni éprouver ni inspirer les tendresses de l'amour<sup>40</sup>.

<sup>33</sup> SCHOL. APOLL. RHOD., I, 388 ; SCHOL. NICAND. *Theriac.*, 958 ; *Alexiph.*, 11.

<sup>34</sup> CONON, *Narr.* 6.

<sup>35</sup> Lycophron (*Alex.*, 1464), appelle Cassandra la « bacchante de Klaros » titre qui ne convient, suivant la légende ordinaire, qu'à Manto.

<sup>36</sup> SUIDAS, s v. Σίβυλλα.

<sup>37</sup> DIOD., IV, 66.

<sup>38</sup> PARTHEN. *Narrat. amat.*, 4.

<sup>39</sup> DIOD., *Ibid.*

<sup>40</sup> Il est inutile de donner ici le catalogue des femmes qui ont été en butte aux violences d'Apollon. Leurs légendes ont dû se combiner à diverses époques et en divers lieux avec les légendes sibyllines dont elles accélèrent ainsi la diffusion. L'histoire de la nymphe Marpessa, déjà connue d'Homère et peut-être éponyme de Marpessos, dut se fondre sans peine avec celle de la sibylle. Marpessa, fille du fleuve étolien Evénos, aimée d'Apollon et arrachée de son temple par Idas de Messénie, préfère cet amant mortel au dieu, qui se venge en anéantissant la postérité de Marpessa. (HOM. *Iliad.*, IX, 555 sqq. APOLLON. I, 7, 8. PAUS. IV, 2, 5. V, 18, 1.) On parlait, en Thessalie, d'une fille de Chiron et de Chariclo, Okyroè, qui avait « prédit par délire les choses futures » et qui fut métamorphosée en cavale pour avoir dévoilé de l'avenir « plus que ne le permettaient les prédictions d'Apollon. » (LACTANT. PLACID. *Narrat. fab.*, 10.) La métamorphose convient bien à une fille de Centaure : elle convient bien aussi à une prophétesse. Servius, commentant une expression de Virgile, dit : *Et nunc Sibyllam quasi equum, Apollinem*

On peut essayer maintenant de surprendre le travail d'imagination qui tira de ces ébauches le concept idéal de la Sibylle.

Ni Cassandra, ni Manto ne pouvaient suffire à confirmer les droits des Grecs d'Asie sur la divination intuitive. La prophétesse troyenne était étrangère à leur race et l'autre à leur pays; de plus, elles avaient toutes deux, dans la chronologie mythique, une place déterminée, et l'oracle de Delphes avait eu soin de se constituer une histoire rétrospective qui devançait dans le passé toutes les prétentions rivales. Si haut que l'on remontât, on trouvait toujours les plus anciens héros munis de quelque consultation de l'oracle. Pendant que les cycliques enrichissaient et assouplissaient ainsi les légendes concourantes du cycle thébain et du cycle troyen, la fantaisie populaire, plus libre en ses allures et stimulée par l'amour-propre, se plut à écarter des types de Cassandra et de Manto tout ce qui les enchaînait à un point quelconque de la durée, et créa ainsi le type idéal et surhumain de la Sibylle<sup>41</sup>. La Sibylle est la voix prophétique, la révélation à peine engagée dans une légère enveloppe anthropomorphique. Sa vie, placée en quelque sorte en dehors du temps, n'est contemporaine d'aucun événement ou, ce qui revient au même, est associée à des incidents pris dans l'histoire de plusieurs siècles, et n'offre aucun point de contact avec le monde réel. Mais, et c'est là la marque de son origine, la Sibylle a gardé la tristesse de Cassandra et de Manto; on la rencontre dans les mêmes lieux, et rivée de même à Apollon par des liens étroits qui impliquent la dépendance, mais non l'affection. La Sibylle, qu'on l'appelle sœur, fille ou femme d'Apollon, est une nymphe asservie, possédée dans son intelligence, mais non touchée au cœur par Apollon<sup>42</sup>.

Une fois en possession de cet être mythique et semi-divin dont l'existence fut aussitôt attestée par des oracles circulant sous le nom de la Sibylle, l'imagination éolo-ionienne le plaça aussi loin qu'elle le voulut dans le passé et l'installa, suivant les prétentions locales, sur divers points du littoral asiatique.

Si réellement Cassandra et Manto ont été les premières ébauches du type

---

*quasi equitem inducit* (SERV. *Æn.* VI, 79). Okyroë n'est pas loin de Manto, car sa mère Chariclo était la mère de Tirésias, et, d'autre part, elle ressemble à sa sœur, la savante Hippo, astrologue et devineresse, dont le nom signifie « cavale ». Il n'est pas jusqu'à la Laconie qui n'ait pu fournir un appoint. Quelque légende locale parlait de bacchantes équivoques, assez semblables à des sibylles, Orphée, Carya et Lyco, qui avaient attiré sur elles la colère de Dionysos (?) pour avoir abusé de la prescience que leur avait accordée Apollon (SERV. *Eclog.*, VIII, 30).

<sup>41</sup> Les cycliques avaient déjà engagé la fiction dans cette voie. On dit que Leschès, dans la *Petite Iliade*, avait souvent recours à la révélation anonyme et impalpable des *Voix* (Cf. vol. 1<sup>er</sup>, p. 155. 346; ÆSCHIN., *contra Timarch.*, § 128). Eschine attribue l'expression à Homère; mais Wolf, Welcker, Bode, Bernhardy s'accordent à la restituer au poète cyclique.

<sup>42</sup> PAUSAN., X, 12, 2.

sibyllin, c'est aux alentours de l'Ida et de Colophon qu'il faut s'attendre à trouver les premières grottes sibyllines. Les faits confirment ici merveilleusement la théorie. On entend parler, en effet, d'une sibylle née sur l'Ida dans un pays de sol rouge, à qui plusieurs villes, notamment Gergis et Marpeessos ou Mermessos, dans la Troade, se vantaient d'avoir donné le jour, et qui a été notoirement identifiée avec Cassandra<sup>43</sup>. D'autre part, on identifiait cette sibylle troyenne, sœur, mais sœur irritée d'Apollon<sup>44</sup>, avec une sibylle qui aurait prophétisé à Klaros, en concurrence avec l'oracle apollinien, et qui, ne pouvant être Manto, toute acquise à l'oracle, en devint l'équivalent aussi exact que possible.

Il y a donc eu, dès l'origine et par le fait même des modèles multiples d'où se dégagea l'idéal sibyllin, impossibilité de localiser en un seul point donné la voix prophétique. L'unité de la sibylle, sans être brisée encore, puisque divers lieux avaient pu être tour à tour visités par la même prophétesse, était déjà fortement compromise.

Ce qui semble prouver que Gergis et Marpeessos, c'est-à-dire les régions limitrophes de l'Ida, d'une part, et Colophon de l'autre, furent bien les points extrêmes entre lesquelles la fiction hésitante faisait errer la Sibylle, c'est que cet idéal finit par se fixer dans une région intermédiaire qui ne semblait avoir aucun droit à cet honneur, à Érythræ, dans la presqu'île qui fait saillie entre Smyrne et Colophon, en face de Chios.

Les Érythréens étaient assez voisins de la Troade pour qu'ils aient pu transporter chez eux, en connaissance de cause, les quelques données topographiques nécessaires à la localisation de la légende sibylline<sup>45</sup>.

Érythræ tourna, avec une subtilité toute ionienne, les obstacles que les oracles sibyllins déjà existants pouvaient opposer à ses prétentions. La Sibylle, dans un passage qu'on peut considérer comme étant des plus anciens, se disait fille d'une nymphe et d'un pêcheur, née dans l'Ida, sur un sol rouge. L'Ida fut remplacée par le promontoire Corycos, couvert de fourrés et consacré à Apollon<sup>46</sup>. Le nom de la ville, Érythræ ou les (roches) Rouges, était précisément l'épithète que la sibylle de Marpeessos donnait à sa patrie, et ce fut sans doute là ce qui donna aux

<sup>43</sup> Euripide attribue à Cassandre l'explication du songe d'Hécube, dont une autre tradition faisait honneur à la Sibylle, et cela, au risque de donner à la prophétesse, qui passait d'ordinaire pour plus jeune que Pâris, un âge ridicule. (EURIPID. *Androm.*, 296 sqq.)

<sup>44</sup> CLEM. ALEX. *Strom.*, I, § 108.

<sup>45</sup> Klausen (p. 237), suppose que les Érythréens se sont assimilés le mythe sibyllin en traversant plusieurs fois la Troade pour fonder, avec les Milésiens et les Pariens, la colonie de Parion sur l'Hellespont.

<sup>46</sup> Comme il y avait plusieurs montagnes et grottes de ce nom, en diverses régions, cette circonstance ne put qu'aider à la localisation multiple des légendes sibyllines.

Érythréens l'idée de revendiquer pour eux la Sibylle. Érythræ fit si bien valoir ses arguments que les partisans de l'Ida troyen se virent obligés, pour reporter la Sibylle en Troade, de placer dans l'Ida une Érythræ de fantaisie<sup>47</sup>.

Pourtant, on ne perdit jamais de vue que la sibylle d'Érythræ pouvait être identique avec celle de Marpessos ou Gergis comme avec celle de Colophon ou de Samos ; mais il fallut sans doute bien peu de temps pour qu'il devînt impossible de reconnaître entre ces diverses localités le véritable berceau du type sibyllin. La croyance la plus généralement acceptée fut, en définitive, favorable aux prétentions d'Érythræ qui bénéficia ainsi de sa situation moyenne.

Les noms différents que l'on donnait dans ces régions distinctes à la Sibylle ne firent qu'augmenter la confusion. La sibylle de l'Ida s'appelait communément *Hérophile*, chère à Héra, nom qui rappelait assez bien les souvenirs laissés sur l'Ida troyen par l'Héra des poèmes homériques. Mais comme la sibylle de l'Ida était précisément celle que se disputaient Marpessos et Érythræ, il en résulta qu'il y eut comme deux Hérophiles en une seule, et que les tenants respectifs des deux systèmes s'accordaient sur le nom sans vouloir s'entendre sur la personne<sup>48</sup>. A Colophon, l'on se désintéressa de la querelle de Marpessos et d'Érythræ en donnant à la Sibylle un nom tout différent. On en fit *Lampousa*, fille, d'ailleurs inconnue, de Calchas<sup>49</sup>.

Mais, en faisant de leur sibylle la fille de Calchas, les Colophoniens sacrifiaient à leurs prétentions, ou aux prétentions de leur oracle apollinien de Klaros, le caractère archaïque et surhumain du type sibyllin ils trahissaient la cause même pour la défense de laquelle l'imagination ionienne avait créé la Sibylle. Tandis qu'Hérophile pouvait avoir vécu avant la première pythie, avant Orphée, et avoir prédit des siècles à l'avance la ruine d'Ilion, *Lampousa* restait bien en deçà de cette vénérable antiquité. Il y eut dès lors incompatibilité entre ces deux figures, séparées par le temps et par la différence d'origine. L'unité du type sibyllin fut brisée.

Il est impossible de dire à quel moment l'on dut ainsi renoncer à grouper autour d'une même figure les traditions relatives à la Sibylle. Si les auteurs qui acceptent la pluralité des sibylles sont tous postérieurs au siècle d'Alexandre, il n'en faut pas conclure que les différentes versions accréditées jusque-là sur la Sibylle pouvaient se ramener à l'unité. Ce fait, quand même on lui attribuerait

<sup>47</sup> DION., I, 55.

<sup>48</sup> Ce n'est que dans un auteur de l'extrême décadence (MARCIAN. CAPELL., II, p. 40), qu'on entend parler d'un nom distinct pour la sibylle d'Érythræ, laquelle devient *Symmachia*, fille d'Hippoteus.

<sup>49</sup> SUIDAS, s. v. Σίβυλλα.

plus de portée que n'en saurait avoir une preuve toute négative, signifierait tout au plus que l'incompatibilité des diverses légendes sibyllines se révéla seulement lorsqu'on voulut les coordonner, et que ce travail de systématisation n'a été entrepris qu'après le siècle d'Alexandre. On peut donc admettre que la dispersion des légendes sibyllines commença de très bonne heure, en suivant de préférence les voies ouvertes par la colonisation ionienne. C'est ainsi que le séjour de la Sibylle se trouve transporté à Cumès, en Italie, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle, comme le veut la légende romaine, en un temps où les Cuméens n'avaient pas encore la prétention d'avoir une sibylle à eux, mais croyaient seulement posséder les cendres de celle d'Érythræ<sup>50</sup>.

On s'explique la transplantation du type sibyllin à Cumès par la foi des colons, venus, les uns de Chalkis en Eubée, les autres de Kyme, en Eolie<sup>51</sup>. Kyme, en effet, voisine d'Érythræ et unie par certaines affinités aux Gergithiens<sup>52</sup>, devait être un centre de propagande sibylline. Il en était de même de Samos, voisine de Colophon, et qui passait pour avoir hébergé longtemps la Sibylle. Cumès, qui possédait une grotte mystérieuse, éminemment propre à servir d'habitable à l'invisible Sibylle, avait peut-être aussi attiré à elle les traditions apportées de Samos par les colons installés près d'elle à Dikæarchia (Pouzzoles)<sup>53</sup>. La fusion des légendes éoliennes et ioniennes à Cumès est un indice qui témoigne de l'énergie des croyances déjà enracinées non seulement à Gergis, à Érythræ, à Colophon, mais encore à Kyme et à Samos<sup>54</sup>.

A ce moment, la divination sibylline, appuyée sur des recueils chresmologiques, dans lesquels les prédictions relatives à des événements déjà accomplis servaient de garantie aux autres, pouvait rivaliser avec les plus célèbres oracles apolliniens. Cependant, cette rivalité ne devait pas non plus dégénérer en hostilité formelle, attendu que la divination sibylline relevait, elle aussi, d'Apollon et n'était que la mantique apollinienne reconstruite à nouveau par les Ioniens. Il devait nécessairement intervenir entre les oracles et les sibylles des transactions intéressées auxquelles les oracles pouvaient d'autant moins se refuser qu'ils avaient laissé se glisser chez eux l'hégémonie ionienne en adoptant l'hexamètre

<sup>50</sup> SERV. *Æn.*, VI, 321.

<sup>51</sup> STRAB., V, 4, 4.

<sup>52</sup> Il y avait, sur le territoire de Kyme, une Gergis de fondation assez ancienne qui recueillit plus tard les habitants de la Gergis de Troade ruinée par Attale (STRAB., XIII, I, 70).

<sup>53</sup> Voy. KLAUSEN, p. 307-310.

<sup>54</sup> De Cumès, la légende sibylline put refluer vers l'Eubée, car la sibylle de Cumès est parfois appelée *Euboïque* (MART., IX, 29), c'est-à-dire, par un renversement des rapports probables, venue de l'Eubée.

et le dialecte ionien. En vain prétendit-on à Delphes que l'hexamètre était un rythme sacré inventé à Pytho, soit par Apollon lui-même<sup>55</sup>, soit par Phémonoé ou Phanothéa, première pythie légendaire, soit par l'aède lycien ou hyperboréen Olen, premier chanteur inspiré d'Apollon, à Délos ou à Delphes<sup>56</sup>. L'oracle de Dodone revendiquait cette invention pour les Péliades, reconnues plus anciennes que les pythies<sup>57</sup>. Les Orphiques, de leur côté, dérivèrent toute civilisation d'Orphée et voulaient lui faire hommage du « mètre théologique<sup>58</sup> ». S'ils paraissent avoir eu le dessous dans ce débat, puisque l'opinion courante plaçait Phémonoé avant Orphée, et que certains mythographes trouvèrent une différence de vingt-huit ans à l'avantage de la pythie<sup>59</sup>, leur défaite n'entraînait pas celle des sibyllistes, car les mêmes auteurs qui condamnaient ainsi les prétentions orphiques déclaraient la Sibylle « plus ancienne qu'Orphée<sup>60</sup> ». Si l'on songe à la différence minime qui sépare la pythie d'Orphée dans cette chronologie, on voit que « plus ancienne qu'Orphée » peut signifier aussi plus ancienne que la pythie. Du reste, l'Ionie eût disputé l'hexamètre à Apollon Pythien lui-même. Elle était toute prête à affirmer, au besoin, sans souci de la théorie générale, qu'Apollon était le disciple de la Sibylle<sup>61</sup>.

Nous voici revenus au point de départ, à l'idée fixe qui avait créé en Ionie le type sibyllin, c'est-à-dire la revendication d'un droit d'antériorité, revendication appuyée cette fois sur des preuves matérielles. Si l'hexamètre était bien l'œuvre du génie ionien, comme l'attestaient tous les monuments littéraires, il n'avait pu être porté à Delphes, à Dodone, à Ammon même, que par l'écho d'une voix ionienne, qui avait résonné en ces lieux fameux avant celle des Péliades ou de Phémonoé. Cette voix ne pouvait être que celle de la Sibylle. De là l'association, déjà remarquée, mais non suffisamment expliquée, des oracles réels et des sibylles idéales, association qui n'est pas du tout fondée sur une bienveillance mutuelle, mais qui laisse plus que jamais reconnaître l'antagonisme de la chresmologie sibylline et des corporations sacerdotales.

La légende sibylline dut s'imposer tout d'abord à l'oracle de Delphes. On fit donc voyager la Sibylle d'Ionie à Delphes, sur les traces d'Apollon lui-même.

<sup>55</sup> PLOTUS, *De metr.*, V, p. 1629.

<sup>56</sup> PAUSAN., X, 5, 7-8; STOB. *Florileg.*, XXI, 26.

<sup>57</sup> PAUSAN., X, 12, 10.

<sup>58</sup> PLOTUS, *Ibid.* LONGIN. *fragm.* 3. LOBECK, p. 233.

<sup>59</sup> CLEM ALEX. *Strom.*, I, § 107.

<sup>60</sup> CLEM ALEX. *Ibid.*, § 108.

<sup>61</sup> La sibylle de Cumès se serait aisément prêtée à cet office. Comme Amalthéa, elle était de beaucoup l'aînée d'Apollon; comme Deiphobe, elle pouvait être la fille de Glaucos qui, d'après Nicandre de Colophon, avait enseigné la mantique à Apollon. (ATHEN., VII, § 48.)

Sa route passait ainsi par Délos, où l'oracle, resté tout ionien, était de conquête facile<sup>62</sup>, et aboutissait à une certaine « pierre » sur laquelle Hérophile s'était assise, disait la tradition, pour prophétiser aux Delphiens c'est-à-dire pour leur annoncer la « pensée de Zeus » en dépit d'Apollon, contre lequel elle était irritée<sup>63</sup>.

Mais, de son côté, l'oracle n'accepte la Sibylle que pour s'en emparer. La sibylle ionienne fut ainsi assimilée soit à Daphné, qui avait rendu des oracles à Pytho au nom de Gæa, avant l'arrivée d'Apollon, ou à Manto, qui avait été l'esclave d'Apollon Pythien et que l'on confondait au besoin avec Daphné. De cette façon, la légende ionienne se transformait en légende locale et la Sibylle, soit venue de Thessalie, puisque Manto, préalablement adjudgée à la race béotienne, était originaire de ce pays, soit nourrie sur l'Hélicon, soit née à Delphes même, n'était plus étrangère à l'amphictyonie delphique. Encore, cette adaptation paraît-elle n'avoir été aux yeux du sacerdoce apollinien qu'un pis-aller. Hérodote, qui hantait volontiers les prêtres pour recueillir les traditions locales et qui se montre si curieux de prophéties, ne dit pas un mot de la Sibylle. Ce silence pourrait bien n'être qu'un parti pris, explicable par l'influence des prêtres de Delphes.

A côté de l'oracle de Dodone fut placée la sibylle Thesprotique qui a, comme l'oracle lui-même à cette époque, un rôle assez effacé. Les desservants de l'oracle qui passait pour le plus ancien de tous ne se prêtaient sans doute pas plus que leurs confrères du Parnasse à l'intrusion des légendes sibyllines. Il demeura bien entendu que les Péliades ne ressemblaient pas aux sibylles et que leur origine était plus ancienne. Mais la cause de la Sibylle trouva sans doute des défenseurs ingénieux, car on vint à bout de remonter plus haut que cette vénérable antiquité. La Sibylle fut identifiée avec Amalthéa, une nymphe qui, suivant les traditions crétoises et pélasgiques, avait été la nourrice de Zeus. Le choix d'Amalthéa était des plus heureux, car il donnait à la Sibylle un âge qui dépassait celui des dieux olympiens eux-mêmes, et, d'autre part, ce nom n'empêchait pas de reconnaître l'origine ionienne de la Sibylle, Amalthée se rattachant indirectement, par l'Ida crétois, à l'Ida troyen où habite aussi Rhéa, la mère de Zeus, autrement dit la Kybèle phrygienne ou Grande-Mère hellénisée. On retrouvait par surcroît dans la sibylle de Thesprotie ou d'Épire une réminiscence lointaine de Cassandra, dont le frère Hélénos est transporté par la légende en Épire<sup>64</sup>.

<sup>62</sup> Les hymnes liturgiques de Délos faisaient mention de la Sibylle. (PAUSAN., X, 12, 2.)

<sup>63</sup> PAUSAN., X, 12, 6 ; PLUTARCH. *Pyth. orac.*, 7. Partout, à Cumes particulièrement, le siège de la Sibylle était une pierre.

<sup>64</sup> Cassandre n'était pas une inconnue à Dodone. Agathon de Zakynthos, faisant une offrande à Zeus Naïos, a soin de rappeler qu'il descend (?) à la trentième génération, de Cassandra la Troyenne.

Ainsi, de même qu'à Delphes la Sibylle s'identifie avec Daphné, qui a prophétisé avant Apollon, de même à Dodone elle devient une nymphe qui a vu naître Zeus. Les efforts faits pour accommoder les légendes sibyllines aux traditions locales profitent toujours à la thèse ionienne, en mettant hors de contestation la très haute antiquité de la chresmologie sibylline.

La sibylle libyenne, ou égyptienne, a été de même suscitée par l'oracle de Zeus Ammon. Elle commence à être connue en Grèce au moment où l'oracle cyrénéen était à la mode, c'est-à-dire vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle. Euripide, dit-on, parlait d'elle dans le prologue de sa *Lamia*. Lamia, fille de Poséidon, était, dans ce système, la mère de la Sibylle, qu'elle avait eue de Zeus lui-même<sup>65</sup>. Comme l'oracle d'Ammon, à titre d'oracle de Zeus et surtout à cause de son origine égyptienne, passait pour plus ancien que les oracles d'Apollon, il communiqua à la Sibylle son renom d'antiquité. La sibylle libyenne ne tarda pas à devenir, pour ceux qui cherchaient en Égypte les origines de la civilisation grecque, la plus ancienne de toutes, celle qui s'appelait purement et simplement de son nom libyen « Sibylla ». Ce nom était considéré sans doute comme un anagramme de Libyssa, et se trouva ensuite altéré en Élissa, nom propre de la sibylle libyenne<sup>66</sup>. Mais, par une métathèse analogue et plus justifiée<sup>67</sup>, la reine libyenne Lamia, mère de la Sibylle, se reconnaissait facilement pour être un dédoublement de la nymphe ou ville thessalienne Lamia, ou une des nymphes maliaques, c'est-à-dire que l'on retombait dans la légende de la sibylle thessalienne, laquelle était à volonté thébaine ou delphique, suivant qu'on l'appelait Manto, Daphné ou Hérofile, cette dernière étant en même temps érythréenne ou troyenne.

On voit quel inextricable tissu de généalogies diverses, de légendes perpétuellement refaites avec des noms et des lieux différents sur le même thème, et dégénérant en redites fastidieuses, s'ourdissait sans relâche autour du type sibyllin. Dans ce chaos, chacun choisissait selon ses préférences, déterminé soit à tout ramener à l'unité par un syncrétisme éclectique, soit à faire à la sibylle de son choix une biographie avec des anecdotes appliquées ou applicables à toutes les autres.

Akésandros, qui écrivit l'histoire de la Libye et de Cyrène, paraît avoir trouvé moyen de prêter à sa sibylle un talent nouveau. Il la conduisait en Thessalie, non pas précisément sur les bords du golfe Maliaque, mais plus loin, sur les bords du golfe Pagase, et lui faisait remporter le prix de poésie aux fameux jeux funèbres

<sup>65</sup> PAUSAN., X, 12, 1.

<sup>66</sup> SUIDAS, s. v. Σίβυλλα.

<sup>67</sup> La métathèse était déjà toute faite, car on disait indifféremment golfe Maliaque ou Lamiaque.

célébrés par les Argonautes en l'honneur de Pélias<sup>68</sup>. Plutarque trouve l'invention inepte. Comparée à tout ce que la fantaisie a accumulé d'absurdités sur la tête des sibylles, la fiction d'Akésandros ne paraît plus si bizarre qu'au temps de Plutarque. Elle constate simplement que l'inspiration des Muses et celle des nymphes ont même origine, ce qui n'avait pas besoin d'être démontré.

Les débats sur l'unité ou la pluralité des sibylles, comme sur leur antiquité respective, n'étant jamais fermé, on conçoit facilement que les divers systèmes historiques entre lesquels se partageaient les érudits aient déplacé encore plus d'une fois le berceau de la Sibylle, c'est-à-dire multiplié le nombre de ces prophétesses. Une fois habituée à chercher les origines de ses institutions hors d'elle-même et à se considérer comme tributaire des civilisations asiatiques, la Grèce fit tour à tour hommage de sa Sibylle à celui des peuples limitrophes qu'elle considérait comme le plus ancien. La Sibylle devint ainsi égyptienne, phrygienne, persique, chaldéenne et même hébraïque.

La végétation luxuriante des légendes sibyllines, s'épanouissant sans contrainte durant des siècles, couvrit d'une ombre impénétrable le germe qui lui avait donné naissance et que nous avons cru rencontrer dans l'imagination ionienne surexcitée par l'amour-propre national. La chresmologie sibylline serait, à ce compte, la sœur cadette de l'épopée, née dans les mêmes régions que celle-ci et destinée à une aussi haute fortune. La tradition qui prétend faire d'Homère l'imitateur ou le plagiaire de la Sibylle constate involontairement cette parenté originelle, interprétée à rebours. Seulement, tandis que l'épopée a traversé les âges sous la forme que lui avait imprimée le génie ionien, le legs, considérable encore, que nous a transmis la chresmologie sibylline ne représente plus guère que le travail d'interpolateurs effrontés, juifs ou chrétiens, qui, en combattant pour leur foi, ne se croyaient pas tenus de n'employer que des armes loyales.

Après avoir déterminé le point de départ des légendes sibyllines et expliqué le jeu des forces associées qui les attirent près des oracles sans leur permettre de se confondre avec les traditions propres de ces instituts mantiques, nous pouvons passer rapidement en revue les diverses copies du titre primitif qui est partout présent, mais ne se retrouve nulle part dans sa simplicité originelle.

Nous les diviserons en trois groupes, le groupe central ou hellénique, le groupe italique, et le groupe moins homogène des sibylles orientales.

---

<sup>68</sup> PLUTARCH. *Quæst. conviv.*, V, 2.

## CHAPITRE II — LES COPIES DU MODÈLE SIBYLLIN

DIFFUSION DES LÉGENDES SIBYLLINES, D'ABORD DANS LE MONDE GRÉCO-ITALIQUE, PUIS DANS LES RÉGIONS CIRCONVOISINES. — CLASSIFICATIONS DIVERSES DES SIBYLLES. — ORDRE CHRONOLOGIQUE DU CANON VARRONIEN. — RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES SIBYLLES. *GROUPE HELLÉNIQUE*. — SIBYLLE D'ÉRYTHRÆ. — SIBYLLE DE MARPESSOS (GERGITHIQUE, HELLESPOINTIENNE, PHRYGIENNE). — SIBYLLE PALÉO-TROYENNE. — SIBYLLE NÉO-PHRYGIENNE D'ANCYRE. — SIBYLLE DE COLOPHON. — SIBYLLE DE SAMOS. — SIBYLLE SARDIENNE (ÉPHÉSIIENNE, RHODIENNE). — SIBYLLE DELPHIQUE (DÉLIENNE, THESSALIENNE, LAMIAQUE). — SIBYLLE THESPROTIQUE. (ÉPIROTIQUE, MACÉDONIENNE). *GROUPE GRÉCO-ITALIQUE*. — SIBYLLE DE CUMES (CIMMÉRIENNE, LUCANIENNE, ITALIQUE, SICILIENNE, TIBURTINE). *GROUPE AFRO-ASIATIQUE*. SIBYLLE LIBYENNE (ÉGYP TIENNE). — SIBYLLE PERSIQUE (CHALDÉENNE, HÉBRAÏQUE). — ADDITIONS RÉCENTES À LA LÉGENDE DES SIBYLLES : LA SIBYLLE EUROPÉENNE ET LA SIBYLLE AGRIPPA.

Le patriotisme local, si puissant chez les Grecs et si peu scrupuleux, surtout en matière de fictions mythologiques, n'avait pas tardé, nous l'avons vu, à transporter et à fixer en diverses régions les traditions qui avaient servi à constituer la première figure de sibylle. Ce travail de dispersion, qui a encombré de revendications souvent inconciliables les origines de tous les cultes helléniques, était ici d'autant plus facile que le type sibyllin était plus vague et qu'on trouvait plus aisément en divers lieux soit des légendes antérieures toutes prêtes à se transformer sous l'influence régnante, soit les conditions extérieures, montagnes, sources ou grottes, auxquelles, à l'exemple des oracles, les mythes sibyllins attachaient d'ordinaire leurs voix inspirées.

Aux inventions du patriotisme local s'ajoutèrent les rapprochements tentés par la critique naissante entre la divination nationale et la révélation venue de l'Égypte ou de l'Orient. Il y eut même un temps où le génie grec, passant d'une confiance excessive en sa prééminence et sa spontanéité à un extrême opposé, se crut trop facilement tributaire des peuples voisins. Une sentimentalité malsaine, semblable à celle qui signalait au siècle dernier l'épuisement intellectuel des classes privilégiées, sacrifia les conquêtes de la civilisation hellénique à la vertueuse naïveté ou à la science infuse des Barbares. Ceux qui se piquaient de critique et ceux qui croyaient à la sagesse naturelle s'accordaient ainsi à répartir entre les régions environnantes les dépouilles de la Grèce. « Est-il besoin de dire,

s'écrie Clément d'Alexandrie, que la plupart des sages et philosophes de la Grèce étaient barbares de naissance et instruits par les barbares, et ce n'est pas seulement de la philosophie mais de presque tous les arts que les barbares ont été les inventeurs<sup>69</sup>. » Il fait, à l'appui de son dire, un relevé des grands hommes qui ont fait leur éducation sur les bords de l'Euphrate, de l'Indus, du Nil, et même de l'Hèbre et du Tanais ; et il se couvre avec assez d'à propos de l'opinion de Platon qui, en effet, s'est montré souvent ingrat pour le génie national trop épris, à son gré, des réalités de la vie présente. La chresmologie sibylline fut ainsi adjugée aux barbares, au même titre que la philosophie et les arts. Au fond, ce mouvement continuait, d'une manière inattendue mais logique, la préoccupation même qui avait donné naissance au type sibyllin, le besoin de faire remonter aussi haut que possible les origines de cette révélation mystique. A mesure que la critique faisait passer d'un peuple à l'autre le droit d'aïnesse, les légendes sibyllines prenaient leur vol vers les régions signalées comme étant le berceau de la civilisation.

Il n'est pas étonnant que, sous l'influence de ces idées, le domaine des sibylles se soit étendu peu à peu jusqu'à la mer Tyrrhénienne à l'occident, les déserts de la Libye au midi, et la Chaldée ou même la Perse à l'orient. On aurait pu, à la rigueur, remplir ce vaste espace avec les pérégrinations d'une seule sibylle, surtout en lui accordant, comme le faisaient certaines traditions, une longévité exceptionnelle. Mais ce système, qui eut ses partisans, souriait moins à l'imagination de ceux qui voulaient faire de la révélation sibylline comme un vaste concert de toutes les nations de l'univers. On aimait à se représenter les sibylles comme des flambeaux allumés en divers lieux et à diverses époques par le souffle divin, et à démontrer, par l'accord merveilleux de leurs prophéties, l'origine surnaturelle de leur inspiration.

Le nombre de ces prophétesses idéales alla donc croissant à mesure que cette espèce de géographie mythologique se précisait, sans qu'il se dégagât de tant d'indications divergentes un système quelconque généralement accepté. Lorsque Varron voulut dresser le canon des sibylles, il avait devant lui environ une trentaine d'épithètes assignant aux figures sibyllines autant de nationalités distinctes. En procédant par identification des types entre lesquels il découvrait le plus d'affinités, et en faisant la part de l'Italie aussi large que possible, il réduisit ce nombre à dix, chiffre qui ne fut guère dépassé depuis, si ce n'est au moyen-âge<sup>70</sup>.

<sup>69</sup> CLEM. ALEX. *Strom*, 1, §§ 66. 74.

<sup>70</sup> Les sibylles du canon varronien sont rangées dans l'ordre suivant, qui a la prétention d'être un ordre chronologique : Sibylles *Persique, Libyenne, Delphique, Cimmérienne, Érythréenne, Samienne, Cuméenne, Hellespontienne, Phrygienne, Tiburtine*. La quatrième, la septième et la dixième appartiennent à l'Italie, et c'étaient là sans doute, dans la pensée de Varron, les trois

La liste dressée par Varron ne fut pas considérée comme irréductible<sup>71</sup>, mais elle mit un terme à la multiplication indéfinie du type sibyllin.

Nous n'avons pas à refaire les calculs chronologiques sur lesquels Varron a dû établir son inventaire, mais nous croyons suivre de plus près le mouvement de diffusion des légendes sibyllines en groupant les sibylles par régions et en considérant le groupe hellénique comme le plus ancien. Les sibylles italiques sont des décalques transportés des métropoles aux colonies, et celles de l'Orient, que l'opinion commune depuis Varron considérait comme les aînées de la famille, semblent être, au contraire, les derniers fruits de l'imagination grecque.

Nous allons donc passer en revue les diverses espèces du type sibyllin, sans nous interdire de replacer, dans cette succession incohérente de légendes locales, des faits dont la théorie générale, précédemment exposée, a déjà tiré parti.

### I. SIBYLLE D'ÉRYTHRÆ

La sibylle Érythréenne, née à Battoi, dans les gorges du mont Corycos<sup>72</sup>, porte toujours le nom d'*Hérophile*<sup>73</sup>. On s'accordait à la dire fort ancienne, et elle est restée, pour bon nombre d'auteurs, la plus ancienne de toutes. Les uns la font

---

sibylles dont les statues se voyaient sur le Forum romain, près des Rostres (PLIN., XXXIV, 5, 22). Pline, qui tient pour l'unité du type sibyllin, suppose que les trois statues représentent toutes trois la même sibylle.

<sup>71</sup> PAUSANIAS (X, 12, 9), n'admet qu'une sibylle, sous plusieurs noms, pour chacune des trois régions, Grèce, Italie, Orient. Elien (*Var. hist.*, XII, 35) en connaît dix, mais se contente de quatre (Érythræ, Samos, Égypte, Sardes). Clément d'Alexandrie (*Strom.*, I, § 108) choisit dans la foule les quatre qu'il accepte (Perse, Érythræ, Égypte, Italie). Le canon varronien est, au contraire, augmenté ou bouleversé par Eudocie (Érythræ, Libye [Élissa], Thessalie, Sardes [Sarbîs], Cumes, Thesprotie, Chaldée), et par l'auteur du *Chronicon Pascale* (I, p. 201), qui connaît douze sibylles obtenues en ajoutant au canon varronien la sibylle Hébraïque, mise en tête de la liste, et la sibylle de Rhodes, intercalée au milieu. Les autres systèmes ignorent de parti pris les sibylles exotiques. Philétas d'Ephèse (ap. SCHOL. ARISTOPH. *Aves*, 962) mentionne les trois sibylles de Delphes, Érythræ, Sardes; Tzetzés (*ad Lycophr.* 1279) reproduit à peu près la même classification (Cumes, Érythræ, Sardes), peu différente de celle de Solin (Delphes, Érythræ, Cumes.) La liste est encore réduite par Marcianus Capella (II, p. 40), qui ne cite que deux sibylles (Érythræ, Phrygie).

<sup>72</sup> De la nymphe « humide (Hydolé) » et d'un berger ou pêcheur, Théodoros, ou Aristocratès ou Crinagoras (SUIDAS, s. v. Σίβυλλα). Suidas la dit fille d'Apollon et de Lamia, par confusion avec la sibylle de Thessalie.

<sup>73</sup> Marc. Capella seul lui attribue le nom de *Symmachia*, qui doit être plutôt considéré comme un surnom.

contemporaine de Tros, père d'Ilos<sup>74</sup>; les autres la placent avant Orphée<sup>75</sup> ou au temps des Argonautes; d'autres, au temps de la guerre de Troie.

Cette dernière opinion était celle d'Apollodore d'Érythræ, qui dut réunir en système<sup>76</sup> les traditions de son pays<sup>77</sup>. Plutarque croit Hérofile antérieure de mille ans environ à sa génération<sup>78</sup>, c'est-à-dire contemporaine d'Homère. Enfin, la date, se rapprochant toujours, tendit à se fixer au VIII<sup>e</sup> ou même au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est à cet avis que se rangèrent presque tous les Pères de l'Église depuis Eusèbe, à cause de l'intérêt qu'avait la théologie chrétienne à ne pas laisser les sibylles devancer les prophètes hébreux; et l'on rencontre dans la compilation d'Eudocia, au XI<sup>e</sup> siècle, le résultat des calculs de quelque chronologiste de cette école, assignant aux prophéties de la Sibylle une date précise, 483 ans après la prise de Troie<sup>79</sup>.

L'enfance de la sibylle ne pouvait manquer d'être entourée de prodiges. A peine sortie du sein maternel, elle connaissait les noms de toutes choses, annonçait sa mission surnaturelle et rendait déjà des oracles en vers, ou dissertait sur des questions philosophiques. Consacrée de bonne heure à Apollon, elle atteignit en peu de temps l'âge adulte<sup>80</sup>. On lui attribuait l'invention, ou tout au moins le premier usage de la harpe orientale ou triangulaire appelée *sambuke*<sup>81</sup>.

On disait que sa vie, plus longue que celle de Tirésias, s'était prolongée à travers dix générations d'hommes. Elle avait prédit elle-même qu'elle périrait sous les coups d'Apollon, son rival jaloux<sup>82</sup>, mais qu'elle continuerait à prophétiser après sa mort, car son âme, répandue dans l'air, parlerait par les voix clédonomaniques, et son corps, à demi dévoré par les oiseaux, à demi transformé en plantes, communiquerait la vertu prophétique aux oiseaux et aux quadrupèdes qui en feraient leur nourriture<sup>83</sup>. Bien des gens croyaient même reconnaître son visage dans le disque de la lune<sup>84</sup>. Cette idée bizarre prêtait à rire. Un auteur

<sup>74</sup> MALAL. *Chron.*, p. 97.

<sup>75</sup> CLEM. ALEX. *Strom.*, I, § 108.

<sup>76</sup> SUIDAS, s. v. Ἰλιον.

<sup>77</sup> SCHOL. PLAT. *Phaedr.*, p. 963. VARR. AP. LACTANT. *Instit. Divin.*, I, 6. AUGUSTIN, *Civ. Dei*, XVIII, 23. Un autre Erythréen, Hippias, avait aussi écrit l'histoire de sa patrie (ATHEN., XI, § 74).

<sup>78</sup> PLUT. *Pyth. orac.*, 6. Cf. SOLIN., 2.

<sup>79</sup> VOY. C. ALEXAND., *Excursus ad Sibyllinos libros*, p. 13.

<sup>80</sup> SCHOL. PLAT., *loc. cit.* PROCL. *In Tim.*, p. 228. 791. 792. NICET. CHONIAT., III, p. 577. Cf. la légende de Tagès, l'enfant-vieillard des traditions étrusques.

<sup>81</sup> SUIDAS, *Ibid.* ATHEN., XIV, § 40.

<sup>82</sup> Détail emprunté aux légendes de Linos, d'Amphilochos, de Coronis, etc.

<sup>83</sup> PLUTARCH. *Pyth. orac.*, 9. PHLEG. TRALL. *De Longæv.*, 4. CLEM. ALEX. *Strom.*, I, § 70.

<sup>84</sup> PLUTARCH. *Ser. num. vind.*, 22. CLEM. ALEX., *Ibid.*

moins sérieux que Plutarque, Diogenes Antonius, avait pris le contre-pied de la croyance vulgaire, en supposant que la sibylle était descendue de la lune où un certain prophète, *Carmanos*, l'était allé trouver pour lui enseigner la mantique<sup>85</sup>.

Comme les Érythréens ne doutaient pas que les sibylles vantées en d'autres lieux ne fussent la leur en voyage, ils pouvaient céder à d'autres, aux Campaniens, par exemple, l'honneur de posséder le tombeau de la Sibylle. On ne montrait à Érythræ que la grotte où elle était née<sup>86</sup> : une colonne élevée à sa mémoire sur le rivage, en face de Chios, semblait un adieu à la prophétesse conduite par l'esprit divin au-delà de la mer Égée<sup>87</sup>.

La foi à la légende sibylline suscita même à Érythræ une prophétesse<sup>88</sup> qui dut passer facilement pour une nouvelle sibylle ou pour une réincarnation de la première. Cette femme, appelée Athénaïs, avait, au rapport de Callisthène, révélé au monde l'origine divine d'Alexandre, fils de Zeus, révélation qui fut confirmée d'une manière éclatante par l'oracle des Branchides et par celui d'Ammon<sup>89</sup>. Athénaïs devait être une sorte d'exégète inspirée des oracles sibyllins, et il est à croire qu'elle donnait ce témoignage relatif à Alexandre comme émanant de l'antique Sibylle, dont elle remaniait et interpolait à son gré les prophéties<sup>90</sup>.

## II. SIBYLLE DE MARPESSOS

(GERGITHIQUE – TROYENNE – HELLESPONTIQUE – PHRYGIENNE.)

On sait que Marpeessos ou Mermessos et Érythræ (la Rouge) se disputaient la Sibylle, se fondant de part et d'autre sur un texte sibyllin, dans lequel les Érythréens retranchaient le vers favorable aux prétentions de Marpeessos<sup>91</sup>.

<sup>85</sup> Ap. PHOT. *Bibl.*, cod. CLXVI.

<sup>86</sup> PAUSAN., X, 12, 7.

<sup>87</sup> *Chron. Pasc.*, I, p. 202. Ce détail doit être probablement reporté à Marpeessos, où se trouvait une colonne avec une inscription lue par Pausanias. Sur les monnaies d'Érythræ, offrant l'image de la Sibylle, voy. KLAUSEN, *Op. cit.*, p. 37, note 387. Une inscription provenant d'une fontaine d'Érythræ associe le nom de la Sibylle au nom des « nymphes Nàiades. » (LE BAS, *Voy. Arch.*, III, 58. C. ALEXAND. *Excurs.* p. 20).

<sup>88</sup> Sans compter une poétesse plus ou moins légendaire, Aristomachè, couronnée aux Jeux Isthmiques (PLUTARCH. *Quæst. Conviv.*, V, 2, 10). La sibylle libyenne paraît avoir hérité de la couronne poétique d'Aristomachè. *Voy.*, ci-dessus, p. 161. La sibylle d'Érythræ passa aussi pour avoir composé des chants lyriques (SUIDAS, *ibid.*)

<sup>89</sup> STRAB. XIV, 1, 34 ; XVII, 1, 43.

<sup>90</sup> Les oracles sibyllins actuels (*Carm. Sibyll.* V, 4. XI, 197. XII, 7) insistent, au contraire, sur l'absurdité de cette apothéose.

<sup>91</sup> PAUSAN., X. 12. 3. A Érythræ, on supprimait le dernier vers et, pour plus de sûreté, on

La question ne fut jamais définitivement jugée, parce que le système érythréen avait plus de défenseurs et l'autre de meilleurs arguments. Marpeessos était une mince bourgade, qui n'avait pas plus de soixante habitants au temps de Pausanias, et Gergis, dont elle dépendait, affaiblie de bonne heure par l'émigration, fut complètement désertée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère pour sa colonie homonyme, Gergithe en Éolide. Il faut que la cause de Marpeessos ait été appuyée sur de bien grandes vraisemblances pour n'avoir pas été perdue dans des circonstances si défavorables et pour qu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, le géographe Étienne de Byzance pût écrire encore dans son lexique : « Mermessos, ville de Troade, d'où est originaire la sibylle érythréenne ; cette ville était de couleur rouge<sup>92</sup> ». Il est vrai que Alexandria Troas, fondée par les héritiers d'Alexandre, s'intéressa à cette gloire de la Troade<sup>93</sup> et que son intervention, impuissante à empêcher une usurpation déjà ancienne, put troubler les Érythréens dans la jouissance du bien mal acquis.

La sibylle de Marpeessos est née dans les gorges de l'Ida, sur les bords ou à la source du fleuve Aïdoneus<sup>94</sup>, en un lieu voisin de Marpeessos et de Gergis, où certains critiques, pour accommoder le débat entre Érythræ et Marpeessos, plaçaient une Érythræ imaginaire<sup>95</sup>. La couleur rouge du sol dans cette région eût été un détail insignifiant, si le mot ερυθρη n'eût fourni l'équivoque sur laquelle roula cette fastidieuse querelle.

Le nom de la Sibylle était *Hérophile*, et sa biographie générale se confond avec celle de la sibylle d'Érythræ, sauf quelques détails qui tiennent à des circonstances locales. On racontait à Alexandrie de Troade que la Sibylle avait été « néocore » d'Apollon Sminthien au temps de Priam, et qu'elle avait expliqué le fameux songe d'Hécube enceinte de Pâris<sup>96</sup>. Les traditions de la Troade, comme celle d'Érythræ, étaient toutes disposées à syncrétiser les autres sibylles avec la leur, en faisant voyager celle-ci en divers lieux, à Klaros, Samos, Délos, Delphes ; mais elles ne laissaient pas à d'autres contrées l'avantage de posséder le tombeau de la Sibylle. On montrait ce tombeau dans le bois sacré qui entourait le temple d'Apollon Sminthien. Il consistait en une colonne sur laquelle se lisait une ins-

---

lisait, au lieu de « nourri de froment », « nourri de bêtes marines », ce qui substituait au berger de l'Ida un pêcheur d'Érythræ. Ce dernier argument fut affaibli par le transfert des droits de Marpeessos à Alexandrie Troas, ville maritime.

<sup>92</sup> STEPH. BYZ. s. v. Mermessos.

<sup>93</sup> PAUSAN., X, 12, 4. ALEXANDRE, *Excurs*, p. 23.

<sup>94</sup> Sa mère était une nymphe, fille du fleuve, probablement une copie de la Marpeessa homérique.

<sup>95</sup> DION., I, 55. Voy. Ci-dessus, p. 154.

<sup>96</sup> PAUSAN., X, 12, 5. Le néocorat d'Apollon Sminthien à Chrysé est un souvenir emprunté à la biographie de Cassandre.

cription témoignant des loyaux services que la Sibylle avait rendus à Phébus, son maître. A côté du monument, se dressait un Hermès, symbole de l'éloquence, et les statues des nymphes, compagnes de la Sibylle<sup>97</sup>. Le modeste langage que les rédacteurs de l'épithaphe prêtaient à la Sibylle contraste avec l'attitude qu'Hérophile, selon les traditions érythréennes, avait gardée vis-à-vis d'Apollon son persécuteur. Dans les lieux mêmes où Cassandra avait tant souffert par Apollon, les Alexandrins, héritiers prudents des Troyens, réconciliaient leur sibylle avec la religion apollinienne. Le tombeau qu'a vu Pausanias était sans doute une contre-façon de celui qui avait existé antérieurement à Gergis dans le temple d'Apollon Gergithien<sup>98</sup>. Alexandrie s'était substituée dans tous les droits de Gergis, qui naguère frappait sa monnaie à l'empreinte de la Sibylle et de la Sphinx<sup>99</sup>.

Comme la Troade était baignée par l'Hellespont et qu'Alexandrie était bâtie sur la côte même, on donna aussi à la sibylle troyenne le nom d'Hellespontienne. A mesure qu'on la détachait ainsi des souvenirs de Troie, il devenait plus facile de la rajeunir. Héraclide de Pont, disciple d'Aristote et, comme tel, disposé à restreindre la part du merveilleux, la disait contemporaine de Solon et de Cyrus<sup>100</sup>, c'est-à-dire qu'il retrouvait à peu près la date réelle des premières prophéties sibyllines, ou des premiers recueils de chresmologie attribués à la sibylle.

Mais des écarts aussi considérables dans les appréciations chronologiques s'ajoutant à la confusion causée par le transport de certaines légendes au sein de la Troade, de Marpeessos à Gergis et de Gergis à Alexandrie, compromirent l'unité de la sibylle troyenne, déjà engagée dans la combinaison qui faisait foi à Érythræ. Il se créa, sur le même fonds traditionnel, une sibylle phrygienne, au profit d'Ancyre, et une sibylle qu'on pourrait appeler paléo-troyenne, destinée à restituer au type sibyllin et son origine troyenne et son antiquité.

### III. SIBYLLE PALEO-TROYENNE

Héraclide de Pont, en plaçant la sibylle hellespontienne au temps de Cyrus et de Solon, rendit inévitable la création d'une sibylle troyenne antérieure à celle-là, car rien n'était plus connu que la guerre de Troie et, par suite, les prophéties sibyllines relatives à ce grand événement. Ceux qui, tout en acceptant les calculs d'Héraclide, ne voulaient pas faire honneur de ces prophéties à la sibylle d'Érythræ devaient chercher une autre sibylle troyenne. Ce fut peut-être Ly-

<sup>97</sup> PAUSAN., X, 12, 6.

<sup>98</sup> STEPH BYZ., s. v. Γεργίς.

<sup>99</sup> KLAUSEN, *Op. Cit. Taf.*, I, 11. Voy. Ci-dessous, p. 195.

<sup>100</sup> HERACL. PONT. AP. LACTANT. *Instit. Divin.*, I, 6, 12. SCHOL. PLAT., p. 315.

cophonon, l'interprète de la prophétesse Cassandra ou Alexandra, qui se chargea de la découvrir. Il appelle Cassandra, dans son style amphigourique, « le tranchant de Mélankrœra, fille de Néso<sup>101</sup>, » et l'on apprend par son scoliaste Tzetzés, ainsi que par Eustathe, que jadis Dardanos, venant de Samothrace, avait épousé les deux filles du roi Teucros, Néso et Bateia, et avait eu de Néso Sibylla, dont le nom était devenu par la suite le nom commun de toutes les prophétesse inspirées. Cassandra est donc le tranchant, autrement dit l'interprète de la Sibylle, et la Sibylle aurait été surnommée *Mélankrœra*, c'est-à-dire « tête noire, » à cause de l'obscurité de ses oracles. On peut supposer que la pensée de Lycophonon était moins banale et qu'il s'était souvenu de la doctrine d'Aristote associant la faculté prophétique à la « mélancolie ».

Mélankrœra, née de scrupules chronologiques dans le cabinet d'un érudit, n'a jamais vécu dans l'imagination populaire et, par conséquent, n'a point de biographie. Il n'en est pas tout à fait de même de la sibylle phrygienne d'Ancyre.

#### IV. SIBYLLE NEO-PHRYGIENNE

La sibylle de Marpossos avait pu être désignée, comme toute la race troyenne, par l'épithète de « Phrygienne, » attendu que la Phrygie s'était étendue jadis jusqu'à l'Hellespont. La sibylle phrygienne, qu'Héraclide de Pont associait à la sibylle d'Érythræ<sup>102</sup>, n'était autre que celle de Marpossos. On lui attribuait, en effet, le propos si souvent cité dans lequel la Sibylle s'était déclarée à Delphes « irritée contre son frère Apollon<sup>103</sup> » et cet oracle est adjudgé, par la presque unanimité des auteurs, à Hérophile, sibylle de Marpossos ou d'Érythræ.

Le titre de phrygienne, attaché à la sibylle troyenne, ne prêtait à aucune confusion tant que la Troade continuait à être comprise dans la Phrygie ou Petite-Phrygie. Mais lorsque la dénomination de Mysie, étendue à toute la région nord-est de l'Asie Mineure, depuis le golfe d'Elæa jusqu'à l'embouchure du Rhyndacos, supprima la Petite-Phrygie, on fut tenté de placer le berceau de la sibylle phrygienne en Phrygie, c'est-à-dire dans la région centrale qui s'était appelée jusque-là Grande-Phrygie. De là les prétentions d'Ancyra, la ville phrygienne la plus rapprochée de la Troade<sup>104</sup>. Les Ancyréens prirent le nom de leur sibylle dans la légende troyenne élaborée par les cycliques ; ils l'appelaient Cassandra ou Ta-

<sup>101</sup> LYCOPHR. *Alex.* 1464. TZETZÈS, *Ibid.*, ARRIAN. ap. EUSTATH. *Iliad.*, II, 814.

<sup>102</sup> HERACL. ap. CLEM. ALEX. *Strom.*, I, § 108.

<sup>103</sup> CLEM. *Ibid.*

<sup>104</sup> VARR. AP. LACTANT, *Ibid.*

raxandra<sup>105</sup>, reconnaissant ainsi d'instinct, dans le chaos des traditions sibyllines, le prototype des sibylles.

La prophétesse d'Ancyre, conçue un peu tard, ne pouvait guère arriver à une réputation de haute antiquité. Varron lui accordait le neuvième rang dans sa liste, après la sibylle d'Hellespont et avant celle de Tibur.

Plus tard, la sibylle néo-phrygienne fut entraînée, par des rapprochements arbitraires, dans le groupe oriental. Les écrivains byzantins l'appellent *Sarbis*<sup>106</sup>, nom qui ou bien dérivait de la langue du pays ou avait été emprunté à la sibylle chaldéenne *Sabbe*.

## V. SIBYLLE DE COLOPHON

La sibylle de Colophon appartient au cycle des légendes qui entouraient les origines mythiques de l'oracle de Klaros. La tradition consacrée par le sacerdoce apollinien considérait cet oracle comme une sorte de colonie delphique, une succursale de Pytho desservie à l'origine par Mopsos, le premier prophète de Klaros. Mopsos se trouvait rattaché artificiellement à l'institut mantique du Parnasse par sa mère Manto, fille de Tirésias. L'image de la Sibylle ne pouvait manquer d'errer aux alentours de cet institut mantique. Les légendes d'Érythræ ou de Marpeessos auraient suffi à expliquer la présence de la Sibylle à Colophon, où elle avait sa « pierre, » comme à Samos, à Délos, ou à Delphes. Pausanias, en effet, suppose qu'Hérophile vint de Marpeessos à Klaros<sup>107</sup>. Mais l'attraction exercée par les oracles sur les mythes sibyllins fit naître à Colophon une sibylle indigène. La sibylle, copiée sur le modèle de Manto, devait être néanmoins distincte et même rivale de celle-ci. On la supposa donc issue de Calchas, rival malheureux de Mopsos.

On n'a aucun détail sur cette *Lampousa*, fille ou descendante de Calchas<sup>108</sup>. Comme il était impossible, avec cette généalogie, de la placer avant la fondation de l'oracle et même, vu son origine étrangère, d'en faire une gloire ionienne, elle resta une contre-épreuve incolore et manquée de la fille de Tirésias. Peut-être même ne fut-elle distinguée que fort tard de la sibylle d'Érythræ ou de Marpeessos, lorsque les Colophoniens perdirent l'espoir de s'approprier cette dernière.

<sup>105</sup> SUIDAS, s. v. Σίβυλλα. KLAUSEN (p. 221) rappelant l'histoire de Silène enivré par Midas à Ancyre, suppose que la sibylle était identifiée avec la nymphe de la source enivrante et fut appelée pour cette raison « qui trouble l'homme. »

<sup>106</sup> SUIDAS, *Ibid.* EUDOC. *Ibid.*

<sup>107</sup> PAUSAN., X, 12, 5.

<sup>108</sup> SUIDAS, *Ibid.* Ce nom n'est cité que par Suidas. Il semble qu'au temps de Lycophron, la sibylle de Colophon était Cassandre elle-même. Lycophron, en effet, appelle Cassandre « bacchante » ou « prophétesse de Klaros ».

Jusque-là, la sibylle de Colophon n'est autre que cette Hérophile qui comptait, parmi ses étapes prophétiques, Marpessos, Érythræ, Délos, Delphes, Colophon et Samos.

## VI. SIBYLLE DE SAMOS

Samos est si voisine de Colophon que la même sibylle pouvait suffire à l'ambition des deux pays. Ceux qui faisaient venir Hérophile à Colophon admettaient qu'elle avait passé « une bonne partie de son existence à Samos<sup>109</sup> ». Mais les expressions mêmes de Pausanias prouvent que les prétentions des Samiens allaient plus loin et qu'ils les avaient déjà fait triompher en partie. Ils étaient bien près de s'approprier la sibylle ionienne puisque ceux qui leur refusaient une sibylle indigène étaient obligés de convenir qu'Hérophile avait séjourné longtemps à Samos.

Cependant les Samiens paraissent s'être avisés assez tard de revendiquer cet honneur, et c'est peut-être avec une intention satirique que quelque mythographe a transporté chez eux la légende de Tyrtée, en remplaçant Tyrtée par la Sibylle. On racontait que les habitants de Priène, molestés par les Cariens, ayant demandé aux Samiens leur secours, ceux-ci leur envoyèrent par dérision, en guise de flotte et d'armée, la Sibylle, et ne furent pas peu surpris de voir la Sibylle conduire les Priéniens à la victoire<sup>110</sup>. C'est une manière adroite de dire que les Samiens avaient méconnu longtemps le trésor qu'ils possédaient et en auraient volontiers fait présent à leurs voisins. Quoi qu'il en soit, les Samiens, déjà fiers d'avoir produit le philosophe Pythagore, soutinrent vigoureusement leurs droits et attirèrent sur leur sibylle l'attention d'Ératosthène. Ératosthène consulta les documents qu'il trouva dans « les antiques annales des Samiens<sup>111</sup> » et son opinion fut sans doute favorable, car la sibylle de Samos prend place dans le canon varronien au sixième rang, immédiatement après celle d'Érythræ, et, plus tard, Élien l'inscrit au second rang parmi les quatre sibylles authentiques.

Ce n'était peut-être pas encore assez pour les Samiens qui, évidemment, revendiquaient pour leur île la grande sibylle ionienne, Hérophile. La preuve en est qu'on ne trouve pas avant Clément d'Alexandrie<sup>112</sup> de nom spécial pour la sibylle

---

<sup>109</sup> PAUSAN., X, 12, 5.

<sup>110</sup> VAL. MAL, I, 5, 9. JUL. PARID. *Epitom.*, *Ibid.*

<sup>111</sup> LACTANT. *Ibid.*

<sup>112</sup> CLEM. ALEX., *Strom.*, I, § 132. Encore Clément d'Alexandrie ne dit-il pas que Phyto soit la sibylle samienne.

samienne, tandis qu'elle est expressément identifiée avec Hérophile d'Érythræ<sup>113</sup>. On dirait qu'en la séparant de celle d'Érythræ, Ératosthène ou Varron n'ont point voulu lui constituer une personnalité trop distincte. Le fait est qu'au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, Isidore de Séville ne la désigne encore que par le nom de l'Ile un peu modifié, *Samonota*<sup>114</sup>, ou, comme l'écrivait plus tard Cédrenus, *Samonœa*.

La sibylle de Samos, rivée par un syncrétisme obstiné à celle de Colophon et d'Érythræ, s'appela donc tout simplement « Samienne » jusqu'au jour où prévalut la théorie particulariste qui lui attribua le nom de *Phyto*. *Phyto* doit avoir été séparée d'Hérophile en même temps que Lampousa, et n'eut pas plus de notoriété qu'elle. Ce n'est qu'en qualité de « sibylle samienne » qu'elle a une place dans l'histoire légendaire.

Nous ne savons quelle date lui assignaient Ératosthène et Varron ; mais Eusèbe, dont l'opinion fit loi après lui, la plaça vers la XXIX<sup>e</sup> olympiade<sup>115</sup>, c'est-à-dire vers le temps de Numa ou de Tullus Hostilius. Ce calcul ne doit pas s'éloigner beaucoup des résultats antérieurs, car l'anecdote rappelée tout à l'heure, d'après Valère-Maxime, s'encadrerait assez bien dans la période indiquée.

## VII. SIBYLLE DE SARDES (ÉPHÈSE - RHODES)

Placée entre Samos et Colophon, Éphèse ne pouvait manquer de prétendre, elle aussi, à l'honneur d'héberger la Sibylle. Il se trouvait même, dans les légendes relatives à Hérophile, un détail qui ou bien y a été introduit par les Éphésiens ou bien a dû les encourager à réclamer pour eux la Sibylle. Hérophile, en effet, dans un passage plusieurs fois invoqué déjà, se donnait pour la sœur d'Apollon, pour Artémis<sup>116</sup>, la grande déesse d'Éphèse. A défaut de cet aveu, il eût encore été naturel d'amener la sibylle ionienne dans la métropole de l'Ionie.

Cependant l'on n'entend pas parler de la sibylle d'Éphèse et nul auteur ne l'inscrit sur ses listes. Mais, grâce à un fragment de Nicolas de Damas, nous retrouvons cet être hypothétique dans la sibylle de Sardes, que nous pouvons ainsi rattacher au groupe hellénique.

La sibylle de Sardes, dont Pausanias ne paraît pas avoir eu connaissance, est

<sup>113</sup> SYNCCELL., p. 402. EUSEB., *Chronic.*, p. 325. SUIDAS, *Ibid.*

<sup>114</sup> ISID, *Orig.* VIII, 8.

<sup>115</sup> EUSEB., *Chronic.*, p. 235. AUGUSTIN., *Civ. Dei*, XVIII, 24.

<sup>116</sup> CLEM. ALEX., *Strom.*, I, § 108. PAUSAN., X, 12, 2.

mentionnée par Philétas d'Éphèse<sup>117</sup>, par Élien<sup>118</sup> et les compilateurs byzantins. Cette notoriété tardive était cependant en germe dans une tradition antérieure qu'a recueillie Nicolas de Damas. Cet historien raconte que le grand Cyrus, curieux de philosophie et de hautes spéculations, avait envoyé chercher à Éphèse la sibylle Hérophile. La prophétesse arriva à Sardes au moment où Crésus allait monter sur le bûcher allumé par ses vainqueurs, et s'écria que ni Zeus, ni Phébus, ni l'illustre Amphiaraos, ne laisseraient se consommer une pareille iniquité. Cyrus hésitait ; mais les Perses voulaient la mort de Crésus et l'auraient brûlé si une pluie abondante n'avait éteint miraculeusement la flamme<sup>119</sup>.

Ce conte, écho déformé des systèmes chronologiques qui plaçaient Hérophile dans la génération contemporaine de Cyrus, nous montre d'où est originaire la sibylle de Sardes. Éphèse se contenta de passer pour avoir été une des résidences d'Hérophile et d'avoir une part dans la légende de la sibylle lydienne de Sardes, fabriquée avec des réminiscences incohérentes, parmi lesquelles il faut compter le souvenir des libéralités faites par Crésus aux oracles de la Grèce et de sa foi en la divination hellénique.

Il est inutile de consacrer une notice spéciale à la sibylle rhodienne, qui est simplement cataloguée par les Byzantins<sup>120</sup>.

Ce doit être encore un dédoublement d'Hérophile, dû à des circonstances spéciales. Il a pu y avoir action rétroactive d'une colonie sur la métropole, phénomène qui s'était déjà produit ailleurs. En effet, s'il faut prendre à la lettre un texte d'Hygin disant que « la sibylle samienne est parfois appelée Kyméenne<sup>121</sup> », et l'épithète d'Euboïque donnée à la sibylle de Cumes par Martial<sup>122</sup>, on voit que la notoriété de la sibylle de Cumes a reflué vers Kyme, Samos et Chalkis, en vertu du principe que nul ne donne ce qu'il n'a pas. La sibylle de Campanie a pu engendrer de la même manière celle de Rhodes ; car Naples, qui était une colonie de Cumes, passait pour avoir été entée sur l'ancienne colonie rhodienne de Parthénope<sup>123</sup>.

<sup>117</sup> Ap. SCHOL. ARISTOPH. *Aves*, 862

<sup>118</sup> ÆLIAN. *Var. hist.*, XII, 35.

<sup>119</sup> NICOL. DAMASE., p. 454-458.

<sup>120</sup> SUIDAS, *Ibid.* ; CHRONIC. PASC. p. 202.

<sup>121</sup> HYGIN. *Fab.*, 128.

<sup>122</sup> MART., IX, 29.

<sup>123</sup> STRAB., XIV, 2, 10.

VIII. SIBYLLE DELPHIQUE  
(DELIENNE – THESSALIENNE – LAMIAQUE)

Délos, berceau d'Apollon et centre religieux de la race ionienne convertie à la religion de ce dieu, ne pouvait manquer d'avoir été visitée par la sibylle ionienne, Hérophile. Les Déliens avaient, dans leur liturgie, des hymnes en l'honneur d'Apollon composées par la Sibylle<sup>124</sup>. Les rapports entre la prophétesse et le dieu avaient donc été tels que pouvait le faire prévoir leur sympathie commune pour l'Ionie.

Il ne devait pas en être de même à Delphes, foyer de l'esprit dorien, où Apollon ne pouvait séjourner sans oublier son pays natal et sans trahir la cause de l'Ionie. Aussi, d'après la tradition ionienne, Hérophile avait pris en arrivant à Pytho une attitude offensive et avait traité Apollon comme un frère sur lequel elle aurait eu le droit de remontrance. « Delphiens, aurait-elle dit, serviteurs de l'archer Apollon, je suis venue moi-même vous annoncer la pensée de Zeus qui porte l'égide, irritée contre mon propre frère Apollon. »

Par contre, il se forma une tradition delphique qui tendit à transformer la Sibylle en prophétesse indigène, distincte d'Hérophile et, si faire se pouvait, plus ancienne. En prenant au sens propre le nom d'Artémis<sup>125</sup> que s'était donné la Sibylle, c'est-à-dire en l'identifiant avec Artémis elle-même, on dépassait facilement l'antiquité attribuée à Hérophile, mais on supprimait du même coup la Sibylle, et l'on acceptait un blâme infligé à l'oracle par une déesse indigène.

Les Delphiens cherchèrent donc un autre biais. Le plus simple était d'imaginer une sibylle née à Delphes même. Mais cette idée, qui paraissait toute naturelle aux grammairiens de la décadence<sup>126</sup>, n'allait pas sans objection au temps où l'histoire officielle des origines de l'oracle était mieux connue dans ses détails. Il n'y avait pas de place dans cette histoire pour une sibylle indigène, et d'ailleurs il importait peu que la sibylle fût née à Delphes même, puisque Apollon Pythien était venu de l'Olympe de Thrace et ses prêtres de la Crète. L'important était que la sibylle appartînt à l'oracle et fût à son égard dans un état de dépendance.

---

<sup>124</sup> PAUSAN., X, 12, 2.

<sup>125</sup> PAUSAN., X, 12, 2. SUIDAS, *Ibid.* L'identification de la Sibylle avec Artémis s'est opérée tout naturellement à Delphes. Les traditions locales parlaient de déesses prophétiques qui avaient possédé l'oracle avant Apollon, Gæa, Thémis et Phœbé, sœur de Thémis. La sibylle fut vaguement assimilée à ces figures mythiques, entre autres à Phœbé, qui se confondait elle-même avec Artémis. Les contes qui plaçaient la sibylle dans la Lune ne sont qu'un travestissement de cette idée.

<sup>126</sup> ISID. *Orig.*, VIII, 8, 3. SCHOL. PLAT., p. 315. ANONYM. *Præf ad Sibyll.* La Sibylle pouvait être logée dans l'ancre Corycien. Isidore veut qu'elle soit née in *templo Apollinis*.

Il fut impossible, là comme ailleurs, d'échapper à la diversité des systèmes. La majorité des Delphiens, assimilant sans doute la sibylle aux nymphes de l'Hélicon et relevant les nombreuses affinités qui unissent aux nymphes les deux grandes divinités pythiques, Apollon et Dionysos, faisaient venir leur sibylle de l'Hélicon, où elle avait été nourrie par les Muses elles-mêmes<sup>127</sup>. Ce dernier détail, en vue duquel toute cette légende a été forgée, répondait aux réclamations des Ioniens qui fondaient leur droit de propriété sur la forme poétique des prophéties sibyllines. Quand même il eût été avéré que l'hexamètre avait été enseigné par les sibylles aux pythies, l'oracle n'en était pas moins affranchi de la tutelle ionienne et ne relevait plus que des Muses. Pour écarter plus sûrement la sibylle d'Érythræ, la sibylle de Delphes fut déclarée plus ancienne que cette dernière et la précède, en effet, de deux rangs dans le canon varronien.

Quand on voulait préciser davantage, la biographie de la sibylle delphique devenait hésitante et obscure. Les uns lui donnaient le nom de *Daphné*<sup>128</sup>, la prophétesse archaïque qui avait desservi l'oracle avant la venue d'Apollon ; mais Daphné passait généralement pour la fille du fleuve arcadien Ladon et il était difficile de la faire venir de Béotie. Manto, au contraire, la fille de Tirésias, était d'origine béotienne, mais elle avait une biographie légendaire trop bien établie pour qu'on pût à volonté la faire élever par les Muses et la transformer en sibylle. Il s'opéra une fusion entre Daphné et Manto et il se créa un type moyen qui eut les traits de Manto et le nom de Daphné. Diodore raconte que Daphné, fille de Tirésias, consacrée à Pytho par les Épigones, y acheva son éducation prophétique et y prit, en raison des accès d'enthousiasme qui la saisissaient, le nom de Sibylle, car le verbe *σιβυλλαίνειν* a le sens d'*ενθραζειν*<sup>129</sup>.

A côté de ce système plausible, on en rencontre un autre plus confus et surtout moins indépendant des traditions étrangères. « Quelques-uns, dit Plutarque, prétendent qu'elle venait de chez les Maliens et qu'elle avait pour mère Lamia, fille de Poséidon<sup>130</sup> ». Cette opinion dut se faire jour lorsque la sibylle de Libye eut la réputation d'être la « Sibylle » par excellence, la première du nom. C'est elle que l'on fait ainsi arriver d'Afrique, par le golfe Maliaque. On s'appropriait donc la sibylle qui passait alors pour la plus ancienne, et, en lui donnant pour père

<sup>127</sup> PLUTARCH. *De Pyth. orac.*, 9.

<sup>128</sup> DIOD., IV, 66.

<sup>129</sup> DIOD., *Ibid.*

<sup>130</sup> PLUTARCH. *Pyth. orac.*, 9. CLEM. ALEX. *Strom.*, I, §70. Le texte de Plutarque a été rectifié, car il porte dans les manuscrits *υνε* leçon qui indiquerait le cap Malée au lieu du golfe Maliaque. VOY. ALEXANDRE, *Excurs.*, p. 41-42.

Apollon<sup>131</sup>, substitué à Poséidon, on effaçait toute trace de conflit entre elle et l'oracle. Mais, comme le golfe Maliaque est en Thessalie et que la ville de Lamia est dans la même région, cette sibylle libyenne ne pouvait devenir delphique sans être en même temps thessalienne. Or, ceux qui reconnaissaient Manto dans la sibylle delphique pouvaient dire d'elle qu'elle était tout aussi bien la sibylle thessalienne. De là l'indication, étrange à première vue, que l'on trouve dans Suidas : « Sibylle thessalienne, appelée aussi Manto, fille de Tirésias<sup>132</sup> ».

IX. SIBYLLE THESPROTIQUE  
(ÉPIROTIQUE – MACÉDONIENNE)

Comme Délos, Colophon et Delphes, Dodone devait avoir sa sibylle, distincte des Péliades qui, au dire des auteurs, n'ont jamais été appelées sibylles<sup>133</sup>. Mais l'identité de cette sibylle est des plus difficiles à établir. Pausanias semble ne connaître, en fait de prophétesses épirotes, qu'une certaine Phaënnis ou Phaënno, fille d'un petit roi de Chaonie, qui vivait au commencement du troisième siècle avant notre ère, et dont on cite en effet des oracles versifiés<sup>134</sup>. Cette date est bien récente pour une sibylle, et Pausanias ne revendique pas ce titre pour Phaënnis.

Klausen trouve une sibylle idéale, de la race des nymphes, conforme enfin au type du genre, dans cette Amalthéa qui avait un sanctuaire sur les bords du Thyamis, assez près de Dodone, et que nous connaissons parce que sa chapelle se trouva plus tard dans les propriétés d'Atticus<sup>135</sup>. Amalthée n'est nulle part qualifiée de sibylle Thesprotique, mais son nom a été donné à la sibylle de Cumès, et nous savons avec quelle facilité les noms propres passaient d'une prophétesse à l'autre.

La conjecture de Klausen n'a donc rien que de très vraisemblable. Il est tout à fait inutile, pour l'établir, de rattacher de trop près Amalthéa soit à la Troade, soit au culte d'Apollon. S'il est vrai qu'on ne concevait guère de sibylle absolument étrangère à toute relation avec Apollon, il était naturel aussi que celle de Thesprotie fût prise parmi les nymphes désignées dans la légende de Zeus.

---

<sup>131</sup> SUIDAS, *Ibid.*

<sup>132</sup> SUIDAS, *Ibid.* La sibylle delphique paraît avoir étendu ses pérégrinations aux alentours du Parnasse. On montrait à Argyra, en Achaïe, dans un temple d'Héraclès, une cage ronde en fer, dans laquelle on disait que la Sibylle avait été enfermée (AMPELIUS, 8, 16).

<sup>133</sup> PAUSAN., X, 12, 10.

<sup>134</sup> PAUSAN., X, 15, 2. TZETZES, *Chiliad.*, VIII, 143 ; IX, 288 ; X, 302.

<sup>135</sup> CIC. *Legg.*, II, 3 ; *ad Attic.*, I, 13. 16 ; II, 1.

La sibylle Macédonienne est parfaitement inconnue. Mentionnée en passant par Clément d'Alexandrie<sup>136</sup>, elle n'a pas même un rudiment de biographie. On peut la dériver à volonté de la sibylle thessalienne ou de la sibylle thesprotique ou même la rattacher plus directement à celle d'Érythræ en supposant qu'elle a été imaginée pour fixer au sol de la Macédoine les prophéties rédigées en l'honneur d'Alexandre le Grand par Athénaïs d'Érythræ, sous le couvert de la Sibylle. Quoi qu'il en soit, c'est là encore une surcharge tardivement ajoutée au canon sibyllin. Il est temps d'abandonner le sol épuisé de la Grèce pour chercher en Campanie la seule sibylle qui ait atteint ou même dépassé la renommée de la sibylle érythréenne.

#### X. SIBYLLE DE CUMES

(CIMMÉRIENNE – ITALIQUE – LUCANIENNE – SICILIENNE – TIBURTINE)

De toutes les sibylles, la plus connue est celle de Cumes, qui, avec ses dédoublements divers, constitue à elle seule le groupe italique. Elle doit cette notoriété exceptionnelle au rapport mal défini qui attachait son nom aux livres sibyllins de Rome.

Au temps où l'unité du type sibyllin n'était pas encore irrémédiablement compromise, la sibylle de Cumes restait identique à celle que se disputaient Érythræ et Marpepos et portait le nom d'Hérophile. Cumes et les villes voisines, Dikæarchia ou Pouzzoles, Naples, successivement appelée Parthénope, Palæpolis, Néapolis, avaient été fondées par des Grecs venus de Kyme, de Chalkis, de Samos et même de Rhodes, par des colons qui, tout en transportant la sibylle dans la Grande Grèce, ne prétendaient pourtant pas l'enlever à leurs métropoles. Mais il était inévitable que la sibylle de Cumes tendît à devenir un être indépendant, fixé à demeure dans le pays. D'abord, on montra l'urne qui renfermait ses cendres, conservées dans le temple d'Apollon Zostérios<sup>137</sup>. Ce n'était pas rompre avec les traditions d'Érythræ, mais bien avec celles de la Troade qui prétendait posséder le tombeau de la Sibylle. Si les restes de la Sibylle étaient à Cumes, c'est qu'elle y était morte, et, si elle y était morte, c'est qu'elle y avait vécu.

La grotte célèbre qui s'enfonçait dans les entrailles de la montagne de Cumes, probablement au-dessous du temple d'Apollon Zostérios, s'offrait tout naturellement aux imaginations en quête d'un habitacle pour la Sibylle. Ces lieux, où le touriste rencontre encore de nos jours le souvenir des légendes sibyllines obstiné-

<sup>136</sup> CLEM. ALEX., *Strom.* I, § 132.

<sup>137</sup> PAUSAN., X, 12, 8. LYCOPHR. *Alex.*, 1278 sqq. TZETZES, *Ibid.*

ment rivé au sol<sup>138</sup>, devinrent la seconde et, avec le temps, la première patrie de la prophétesse. On ne fut pas embarrassé d'expliquer pourquoi la Sibylle s'y était fixée. On racontait qu'un jour, à Érythræ, elle avait obtenu d'Apollon autant d'années de vie qu'elle tenait de grains de sable dans sa main, à la condition de quitter Érythræ pour toujours. Cassée par l'âge et réduite à n'être plus qu'une voix, la Sibylle était morte d'émotion en recevant une lettre que lui adressaient ses compatriotes<sup>139</sup>. Il restait bien peu de chose à faire pour la détacher complètement d'Érythræ. La séparation ainsi commencée s'acheva par la méthode ordinaire, le changement de nom.

Au nom d'Hérophile, qui était commun à toutes les sibylles ioniennes, on put substituer, à diverses époques, des noms moins vulgaires, comme celui d'Amalthéa, qui fut peut-être apporté en Campanie par des Leucadiens<sup>140</sup>, ou celui de Taraxandra, qui appartenait à la sibylle néo-Phrygienne. La sibylle de Cumes porta aussi le nom ou surnom de cette Melankræra ou «Tête-Noire» que Lycophon avait découverte dans les origines les plus lointaines de Troie. L'auteur des *Mirabilia*, qui tient pour l'unité du type sibyllin, affirme que la sibylle Érythréenne à Cumes est appelée soit «Cuméenne,» soit «Mélankræra»<sup>141</sup>. A Cumes, évidemment, la Sibylle avait déjà le caractère d'une prophétesse indigène, et le souvenir de son origine asiatique allait s'effaçant de jour en jour. Elle eut enfin une individualité propre le jour où elle porta un nom qui fut bien à elle. Ce nom apparaît dans les chroniques locales d'Hyperochos de Cumes; c'est celui de *Dêmo*<sup>142</sup> ou *Démophile*<sup>143</sup>, qui paraît témoigner de la popularité dont jouissait la Sibylle. Virgile, nous ne savons sur quelles autorités, transforme ou rejette ce nom et lui substitue celui de *Déiphobe*, fille de Glaucos<sup>144</sup>.

La date à laquelle les érudits plaçaient la sibylle de Cumes importe peu, car la légende locale pouvait tolérer les appréciations les plus extrêmes en faisant vivre la Sibylle un millier d'années. La croyance à la longévité indéfinie des sibylles, réduites par l'âge à n'être plus qu'une voix impalpable, remonte assez haut: c'est

<sup>138</sup> Voy. les témoignages des voyageurs anciens dans C. Alexandre, *Excurs.*, p. 51-52. Il me semble encore entendre le récit bizarre du guide qui me montrait, il y a quinze ans, dans les substructions d'anciens thermes, la prétendue grotte de la Sibylle et me parlait d'un bain pris en commun par la Sibylle et par Néron.

<sup>139</sup> SERV. *Æn.*, VI, 321.

<sup>140</sup> KLAUSEN, *Op. Cit.*, p. 222.

<sup>141</sup> PS. ARISTT. *Mirabil.*, § 95 [97].

<sup>142</sup> PAUSAN., X, 12, 4.

<sup>143</sup> VARR. ap. LACTANT. *Inst. Divin.*, I, 6.

<sup>144</sup> VIRG. *Æn.*, VI, 36. On ne sait s'il s'agit ici du dieu prophète Glaucos ou de Glaucos, fils de Minos, élève du Mélépodide Polyidos.

la forme mythique de la pensée exprimée par Héraclite. Quand le philosophe disait que « la Sibylle traverse mille ans avec sa voix, par la grâce du dieu », l'imagination du vulgaire ne pouvait concevoir cette idée sous la forme abstraite et faisait de cette voix un être vivant, dernier reste de la Sibylle usée par le temps. Mais, nulle part, la Sibylle ne fit parler de son âge comme à Cumès. La vieillesse de la sibylle de Cumès passa en proverbe<sup>145</sup>. Ovide lui donne déjà sept cents ans lors de la venue d'Énée en Italie, et lui prête la mélancolie d'une femme qui se sent enlaidir<sup>146</sup>. Pour d'autres, cette mélancolie se transforme en désir de la mort. Un personnage de Pétrone raconte qu'il a vu, à Cumès, la Sibylle suspendue dans un bocal<sup>147</sup> et que, quand les enfants lui demandaient ce qu'elle voulait, elle répondait : « Je veux mourir<sup>148</sup>. »

Cette vie de dix siècles s'accommodait de tous les systèmes. On pouvait la faire toucher d'un côté à la guerre de Troie et de l'autre au règne de Tarquin, à moins qu'on ne se laissât aller, comme Ovide, à en dater le début de sept siècles avant la guerre de Troie.

Le règne de Tarquin est un point fixe dans la chronologie sibylline. C'est à cette époque, en effet, selon la légende, que la sibylle de Cumès était venue à Rome pour offrir au roi Tarquin — soit l'Ancien, soit le Superbe — les livres qui contenaient les destinées de la ville éternelle. Il n'était pas sûr, comme le voulait la tradition italienne dont Virgile s'est fait l'écho, qu'elle les eût écrits elle-même. Les Grecs prétendaient que la sibylle de Cumès n'avait rien laissé par écrit<sup>149</sup>, et cette opinion donna à réfléchir aux Romains; car, lorsque leurs livres sibyllins eurent été brûlés (83 av. J.-C.) c'est surtout en Ionie qu'ils cherchèrent les éléments d'une collection nouvelle<sup>150</sup>. Varron s'était décidé à croire que l'auteur des livres sibyllins était la sibylle d'Érythræ<sup>151</sup>.

Mais, en admettant que celle de Cumès les avait apportés à Tarquin, Varron s'aperçut qu'il était bien difficile de faire venir à Rome, au VI<sup>e</sup> siècle, une femme déjà plusieurs fois centenaire au temps d'Énée. Il distingua donc deux sibylles en Campanie; l'une, qu'il inscrivit au septième rang sous le nom de « Cuméenne, » l'autre, beaucoup plus ancienne, qui figure au quatrième rang avec l'épithète de

<sup>145</sup> PS. ARISTT. *Mirab. Ibid.* VIRG. *Æn.*, VI, 321. 628. PROPERT. *Elog.*, III, 24, 33; II, 2, 16. MARTIAL. *Epigr.*, IX, 29.

<sup>146</sup> OVID., *Met.*, XIV, 144 sqq.; *Fast.*, IV, 875.

<sup>147</sup> C'est toujours l'idée d'une prison, si bien symbolisée par la cage de fer de Patraë.

<sup>148</sup> PETRON. *Fragm. Tugur.*, p. 44.

<sup>149</sup> PAUSAN., X, 12, 10.

<sup>150</sup> LACTANT., *Inst. Div.*, I, 6, 4, 11. DION. IV, 72. TAC. *Annal.*, VI, 12. SERV. *Æn.*, VI, 36.

<sup>151</sup> SERV. *Æn.*, VI, 36, 72.

«Cimmérienne». Cette désignation n'était pas nouvelle. Les anciens poètes et annalistes de Rome, Nævius, L. Piso Frugi, C. Acilius Glabrio, Volcatius avaient appelé la sibylle de Campanie «Cimmérienne<sup>152</sup>», sans prétendre la distinguer de celle de Cumes. Ils voulaient seulement montrer qu'ils avaient lu Éphore et qu'ils savaient où trouver les Cimmériens de *l'Odyssee*<sup>153</sup>.

Varron partage donc entre deux prophétesses les légendes de Cumes. A la première, qu'Énée avait ensevelie dans l'île de Prochyta, le nom de Cimmérienne et les actes supposés antérieurs à l'arrivée des Troyens; à l'autre, la sibylle de Cumes proprement dite, tout ce qui ne pouvait convenir à la première. Virgile évita d'une manière beaucoup plus simple la difficulté si laborieusement résolue par Varron: il fit sa sibylle de Cumes contemporaine d'Énée, et lui attribua la rédaction des livres sibyllins, mais il ne dit pas que la Sibylle dût jamais les apporter elle-même à Rome. Il sauva ainsi l'unité de la sibylle de Cumes, et flattait le patriotisme italien en sacrifiant un détail qui n'avait plus d'intérêt depuis que, les anciens livres sibyllins étant détruits, il n'était plus question d'en apprécier l'authenticité. Il importait peu à l'autorité de la nouvelle collection d'oracles qu'on pût dire au juste comment l'ancienne avait pénétré dans les archives romaines. Varron se contentait de dédoubler la sibylle de Cumes; le travail spontané des imaginations produisit un tissu de légendes bien plus complexe. La sibylle de Cumes devient la sibylle Sicilienne de Lilybée, dans laquelle certains auteurs reconnaissent celle qui vint trouver à Rome le roi Tarquin<sup>154</sup>. Il y avait, près de Lilybée, une grotte célèbre, aussi bien disposée que celle de Cumes pour héberger le merveilleux et hantée par des superstitions aussi tenaces. C'est là, croyait-on, qu'était venue mourir la sibylle de Cumes, et que l'on montrait son tombeau. Cette légende paraît s'être formée avant l'ère chrétienne; car, lorsque le Sénat songea à reconstituer les livres sibyllins, c'est-à-dire au temps de Sulla, la Sicile fut au nombre des régions que durent visiter les collectionneurs officiels<sup>155</sup>.

Les épithètes d'«Euboïque» ou d'«Éolienne», données par les poètes à la sibylle de Cumes, ne sont pas appliquées à des individualités distinctes; elles ne font que constater l'origine grecque des habitants du pays. Le nom d'«Italique»

<sup>152</sup> VAR. AP. LACT., *Ibid.* PS. AUREL VICT. *De orig. gent. rom.*, 10. L'autorité d'Aurélius Victor ne compte que comme appoint à celle de Varron.

<sup>153</sup> EPHOR. ap. STRAB., V, 4, 5. Éphore prétendait que les Cimmériens habitaient dans des souterrains sur les bords de l'Averne, desservant un oracle également souterrain et ne sortant que la nuit.

<sup>154</sup> SOLIN., 2, 5.

<sup>155</sup> TAC. *Ann.*, VI, 12.

ne devait pas avoir d'autre portée: c'était une épithète indiquant le domicile de la Sibylle, par opposition aux nationalités différentes de ses congénères. Mais l'érudition superficielle des compilateurs de la décadence s'est servie de ce mot pour créer une sibylle nouvelle. On trouvait, en effet, dans la mythologie romaine, une nymphe prophétique, Carmenta, tout à fait propre à être transformée en sibylle, surtout depuis que les Hellènes en avaient fait, sous le nom de Thémis ou de Nicostrate, une nymphe arcadienne, mère d'Évandre et, comme telle, datant d'une époque très reculée<sup>156</sup>. Tite Live s'était contenté de dire que Carmenta avait étonné le Latium avant l'arrivée de la Sibylle<sup>157</sup>: Clément d'Alexandrie fit de la nymphe romaine la sibylle Italique<sup>158</sup>. Après lui, les Byzantins identifièrent, comme par le passé, la sibylle Italique et la sibylle Cimmérienne<sup>159</sup>, de sorte que, par ce circuit, Carmenta devint la sibylle Cimmérienne de Varron, distincte de celle de Cumes.

Il n'a été question ici de Carmenta qu'en raison de son inscription sur la liste des sibylles grecques. La sibylle Tiburtine, Albunea, à qui Varron a fait une place dans le canon dressé par lui, ne pouvait s'éloigner des lieux où coule la source dont elle est le symbole. Aussi, en dépit de quelques tentatives d'assimilation avec Leucothea<sup>160</sup>, elle est restée exclusivement latine et doit aller grossir le groupe restreint des divinités fatidiques du Latium.

#### XI. SIBYLLE LIBYENNE (ÉGYPTIENNE)

La sibylle Libyenne est, comme l'oracle d'Ammon, de nature mixte, intermédiaire entre la civilisation hellénique et la civilisation égyptienne. Pausanias l'estime plus ancienne que toutes ses congénères<sup>161</sup>, et elle figure au second rang dans le canon varronien, avant toutes les sibylles grecques. Elle devait cette réputation d'antiquité à l'opinion qu'avaient les Grecs de la jeunesse de leur race comparée aux races africaines.

Cependant la sibylle Libyenne était de création relativement récente. Varron la connaît par un prologue d'Euripide, et il est probable qu'elle a été introduite dans l'histoire religieuse par l'illustre tragique. Il est difficile de rétablir l'associa-

<sup>156</sup> V. art. CARMENTA, *Dict. des antiq. grecq. et rom.*, de Daremberg et E. Saglio.

<sup>157</sup> LIV. I, 7.

<sup>158</sup> CLEM ALEX. *Strom.*, I, § 108)

<sup>159</sup> SUIDAS, s. v. Σίβυλλα.

<sup>160</sup> Albunea est la nymphe des eaux *blanches* (sulfureuses) d'Allieri ou de Tibur: Leucothea, une nymphe marine *blanche* d'écume. C'est par une traduction des noms encore plus que par une comparaison des attributs que s'est fait le rapprochement (SERV., *Æn.*, VII, 83).

<sup>161</sup> PAUSAN., X, 12, 1.

tion d'idées qui lui donna naissance. Nous savons seulement qu'elle passait pour fille de Lamia, fille elle-même de Poséidon<sup>162</sup> et qu'elle s'identifiait de cette façon avec la sibylle de Delphes ou de Thessalie. Le lien qui rattache les deux moitiés de cette personnalité indéfinie est le nom de Lamia, laquelle était à volonté une nymphe thessalienne, reine de Trachine<sup>163</sup> ou une reine de Libye, célèbre par sa cruauté et transformée en épouvantail pour les enfants<sup>164</sup>. Cette dernière avait été aimée de Zeus et l'autre d'Apollon. Il y avait donc, dans cette double Lamia, un thème mythique facile à exploiter. L'amante d'Apollon pouvait avoir donné le jour à une sibylle propre à être mise en regard de l'oracle apollinien de Delphes, celle de Zeus avoir donné à l'oracle d'Ammon le pendant symétrique dont ne manquaient ni Delphes ni Dodone.

Mais ce qui paraît étrange au premier abord, c'est que la sibylle Libyenne soit distinguée de la sibylle Égyptienne. Il semble qu'au lieu de se rapprocher de l'Égypte, la sibylle Libyenne ou Cyrénaïque ait été rejointe, du côté de Carthage, les légendes phéniciennes. C'est, du moins, la conclusion à laquelle on arrive en lisant, dans le catalogue de Suidas, le nom d'Élissa, attribué à une sibylle qui ne peut être que celle-ci; Élissa étant, comme on sait, le nom phénicien de Didon. De son côté, la sibylle Égyptienne, comme la civilisation alexandrine dont elle est issue, est tiraillée en sens divers par les prétentions de la race hellénique, du sacerdoce égyptien et des peuples orientaux. Ceux qui amenaient la sibylle érythréenne en Égypte<sup>165</sup> coupaient court à toute réclamation contraire au privilège hellénique. Mais, en dehors de cette solution radicale, on voit se produire les légendes les plus bizarres.

Un certain Alexandre de Paphos racontait qu'Homère étant né en Égypte et neuf colombes, images des neuf Muses, étant venues se poser sur son berceau, la Sibylle, hébergée et bien traitée par les parents, avait expliqué à ceux-ci le prodige<sup>166</sup>. Des gens qui n'hésitaient pas à dépouiller l'Ionie de son Homère devaient trouver plus facile encore de lui enlever la Sibylle.

On dut refaire, pour le compte de la sibylle Égyptienne, l'histoire des plagiats d'Homère, et cette fois plus circonstanciée. Une certaine Phantasia, de Memphis, laquelle n'est autre probablement que cette sibylle imaginaire, avait com-

<sup>162</sup> PAUSAN., *Ibid.* PLUTARCH. *Pyth. orac.*, 9.

<sup>163</sup> STEPH. BYZ., s. v. Λαμία.

<sup>164</sup> DIOD., XX, 41. PLUT. *De curios.*, 2. SCHOL ARISTOPH. *Pax*, 757. SUIDAS, s. v. Λαμία.

<sup>165</sup> CHRON. PASCAL., I, p. 201.

<sup>166</sup> EUSTATH. *Ad Odys.*, XII, 63.

posé, disait-on, une *Iliade* et une *Odyssee*, déposées à Memphis, dont Homère s'était fait livrer une copie par l'hérogrammate Phanites<sup>167</sup>.

La sibylle égyptienne, qui se dit quelque part sœur d'Isis<sup>168</sup>, fut le produit de l'égyptomanie et ne put se faire accepter du monde hellénique. Elle n'a trouvé place dans aucune liste, si ce n'est dans celle d'Élien<sup>169</sup>, et Clément d'Alexandrie ne la mentionne que sous forme de prétérition<sup>170</sup>. Pausanias la connaît, mais ne la croit pas distincte de la sibylle Babylonienne ou Chaldéenne.<sup>171</sup>

En somme, la sibylle Égyptienne n'est qu'une contre-façon alexandrine de la sibylle Libyenne, et sa personnalité contestée ne s'est guère séparée de celle-ci que pour aller se confondre avec les types du groupe oriental.

## XII. SIBYLLE PERSIQUE (CHALDÉENNE – HÉBRAÏQUE)

La sibylle Persique n'a pas d'histoire. Varron l'inscrit au premier rang dans son canon, sur la foi de Nicanor, biographe d'Alexandre le Grand<sup>172</sup>, et nul n'en parla après lui, si ce n'est pour l'identifier à la sibylle Chaldéenne, dont il nous reste à chercher les origines.

La sibylle de Chaldée ou de Babylone n'était sans doute pas encore connue du temps de Varron. Elle a été accréditée par la vogue extraordinaire dont jouit l'astrologie chaldéenne sous l'Empire, et fabriquée vraisemblablement par quelque Juif alexandrin avec le personnage biblique de la reine de Saba. Elle tient de la Bible son nom de *Sabbe* ou *Sambethe* et l'épithète d'Hébraïque, qui lui est donnée concurremment avec celle de Chaldéenne ou Égyptienne<sup>173</sup>, tandis que sa généalogie gréco-babylonienne indique l'astrologie chaldéenne symbolisée en sa personne. En effet, si la tradition judaïque la tirait du côté des patriarches et la transformait en fille de Noé, la tradition qui ne voulait pas rompre avec la Grèce la disait fille de Bérose et d'Erymanthe<sup>174</sup>. Érymanthe, quelque puisse être l'intention allégorique cachée sous son nom<sup>175</sup>, représente l'apport de l'esprit hellénique, c'est-à-dire le type sibyllin lui-même; Bérose, la divination astrologi-

<sup>167</sup> PTOLEM. HEPHÆST., *Nov. Histor.*, V, ap. PHOT. *Biblioth. cod.* 190.

<sup>168</sup> CARM. SIBYLL., V, 52.

<sup>169</sup> ÆLIAN. *Var. Hist.*, XII, 35.

<sup>170</sup> CLEM. ALEX., *Strom.*, I, § 108.

<sup>171</sup> PAUSAN., X, 12, 9.

<sup>172</sup> ANONYM. *Pref. ad Sibyll.*

<sup>173</sup> PAUSAN., X, 12, 5.

<sup>174</sup> PAUSAN., *Ibid.* JUSTIN. *Gohortat. ad gent.*, 30.

<sup>175</sup> *Epimantis* ou *Archi-prophétesse* (C. ALEXANDRE, *Excurs.*, p. 83).

que. Pour les uns, ce Bérose resta un personnage légendaire, appartenant à une époque très reculée, comme l'exigeait l'antiquité supposée de la Sibylle : pour les autres, il s'identifia avec l'historien qui, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, écrivit en grec l'histoire de la Chaldée, et enseigna, dit-on, l'astrologie dans l'île de Cos<sup>176</sup>. Ce dernier pourrait bien, en effet, être le père de la Sibylle, en ce sens qu'il l'avait inventée ou accréditée en Occident, mais il ne pouvait l'être, en pleine ère des Séleucides, autrement que par métaphore. Le nom de Bérose étant ainsi associé à celui de la Sibylle en même temps qu'attaché à des livres connus, il en résulta que l'historien devint à son tour un personnage archaïque, tout en demeurant l'auteur de ses livres, et ainsi se posa, sous l'influence des idées sibyllines, une énigme littéraire souvent débattue depuis<sup>177</sup>.

On voit cette confusion de temps et de personnes s'étaler naïvement dans un passage de saint Justin qui, après avoir relaté les contes recueillis par lui à Cumès, concernant la sibylle du lieu, croit retrouver dans cette sibylle celle de Babylone. « On prétend, dit-il, que cette sibylle est venue de Babylone, attendu qu'elle était fille de Bérose, celui qui a écrit l'*Histoire chaldéenne*, et qu'ayant abordé, je ne sais comment, dans les contrées de la Campanie, elle y annonça ses oracles dans une ville appelée Cumès, située à six milles de Baïes, où sont les thermes de Campanie. Bien des auteurs, entre autres Platon, dans le *Phèdre*, parlent de cette sibylle comme d'une prophétesse<sup>178</sup>. »

Ainsi, Chaldéenne par son père, Grecque par sa mère, Hébraïque par son nom, identifiée tour à tour avec la sibylle Égyptienne ou Persique ou Cuméenne, la sibylle *Sabbe* flotte, comme ses congénères, dans les régions imaginaires où n'entrent ni la chronologie, ni la critique, et n'est qu'une ombre de plus dans ce groupe de fantômes.

Nous ne parlons que pour mémoire de deux autres sibylles inventées au moyen âge, la sibylle *Europæa* et la sibylle *Agrippa*. Elles ont pris naissance dans les ateliers des artistes qui, ayant à figurer les sibylles en regard des douze prophètes hébreux, ont ajouté au canon varronien les deux sibylles qui manquaient pour égaler le nombre des prophètes<sup>179</sup>.

<sup>176</sup> VITRUV., IX, 6. Voy. vol. I<sup>er</sup>, p. 207.

<sup>177</sup> Voy. MÜLLER, *Hist. græc. frag.*, II, p. 495. E. HAVET, *Mémoire sur la date des écrits qui portent les noms de Bérose et de Manéthon*. Paris, 1873.

<sup>178</sup> JUSTIN, *Ibid.*

<sup>179</sup> C. Alexandre place au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle l'invention des deux dernières sibylles. On peut mettre sous ces dénominations vides d'*Agrippa* et *Europæa* des personnages historiques, par exemple, sainte Brigitte et Jeanne d'Arc qui ont prophétisé l'une et l'autre et ont été décorées du nom de Sibylles par certains auteurs (*Notices et extraits des manuscrits*, T. III, [1790]).

Mais, cette fécondité presque ininterrompue des légendes sibyllines, pendant plus de vingt siècles, indique assez que la question s'était depuis longtemps déplacée, et qu'au génie ionien, créateur des poétesses prophétiques ou sibylles, s'étaient substituées depuis longtemps des passions religieuses autrement fécondes et durables. Le type sibyllin, qui serait resté sur le sol natal une personnification gracieuse de la mantique intuitive, intermédiaire entre le babil inconscient de la nymphe Écho et la sagacité inhumaine de la Sphinx<sup>180</sup>, a été saisi et tiré de la foule des créations mythiques de l'Hellade par l'imagination ardente et obstinée de l'Orient.

Il y avait, sur la côte méditerranéenne, entre l'Égypte et la Syrie, un petit peuple fanatique et malheureux, à qui ses prophètes avaient promis l'empire du monde et qui, en attendant ces hautes destinées, se voyait tour à tour tributaire des Ptolémées ou des Séleucides. Il supputait, en relisant ses livres saints, les années qui le séparaient encore de l'heure où il prendrait sa revanche sur l'univers corrompu par le polythéisme. Il gardait pour lui seul la foi monothéiste, qui devait être la raison et l'instrument de son triomphe, et ne voulait pas livrer à l'ennemi le mot d'ordre de l'armée sainte. D'un autre côté, il lui en coûtait trop de couvrir en silence les espérances de sa race. Il aimait à humilier ou du moins à étonner ses oppresseurs, en opposant à leur fortune présente le glorieux, l'incommunicable privilège dont il était investi. Il se consolait ainsi dans les tristesses de l'attente et préparait le monde à sa domination future.

Mais le peuple d'Israël ne pouvait convaincre les autres peuples par la voix de ses prophètes. Il fallait que cette voix trouvât chez eux un écho complaisant et docile qui servît de véhicule à la pensée judaïque et en cachât l'origine. La chresmologie sibylline, libre comme elle l'était, sans attache fixe, ni dans l'espace ni dans le temps, indépendante des instituts divinatoires et des sectes mystiques, née dans une région ouverte à tous, d'où elle pouvait rayonner également sur l'Europe et sur l'Asie, était merveilleusement propre à servir, au milieu des nations polythéistes, la cause de la révélation mosaïque.

L'antagonisme plus ou moins avoué qui existait dès l'origine entre la chresmologie sibylline et la divination apollinienne justifiait à l'avance, dans les oracles sibyllins, les doctrines les plus contraires à l'orthodoxie, d'ailleurs peu exigeante,

---

<sup>180</sup> On trouve sur les monnaies de Gergis une tête de sphinx, symbole de l'intuition prophétique, à côté de la Sibylle (MIONNET, III, n. 534). Le mythographe Socrate d'Argos donnait la célèbre Sphinx dont Œdipe devina l'énigme pour une sorte de sibylle ou de prophétesse indigène (SCHOL. EURIPID. *Phœniss.*, 45). Sophocle avait déjà appelé la Sphinx « la vierge vaticinante » (*Ced. Rex*, 1200). Quelques traits de cette figure farouche ont pu servir à achever le type sibyllin.

qui s'élaborait dans les mantéions apolliniens. Enfin, le pessimisme remarqué déjà par Héraclite dans les prédictions de la sibylle secondait à souhait la verve des enfants d'Israël, aigris par le malheur et toujours prêts à appeler sur les idôlâtres les châtiments divins.

Les Juifs d'Alexandrie, qui travaillèrent pendant des siècles à infuser l'esprit biblique dans la civilisation grecque, comprirent de bonne heure le parti qu'ils pouvaient tirer des oracles sibyllins. Le fonds primitif de ces collections chresmologiques disparut sous les remaniements et les interpolations dont ils le surchargèrent. Le monde gréco-romain entendit bientôt avec surprise tout le chœur des sibylles, conduit par la sibylle Hébraïque ou Chaldéenne, lui enseigner l'évhémérisme, dresser au plan le plus reculé de la perspective historique la tour de Babel et substituer à l'essaim des dieux mortels scellés dans leurs tombeaux un dieu vengeur, prompt à la menace et tout occupé à renverser les empires pour élever sur leurs ruines le peuple prédestiné.

Le christianisme, d'abord engagé plus qu'à demi dans les voies frayées devant lui par diverses sectes juives et reprenant pour son compte les prétentions du judaïsme, accepta, sans trop y regarder, le renfort d'arguments que lui apportait la chresmologie sibylline. Il ne pouvait résister à la tentation de terrasser l'hellénisme avec ses propres armes et de faire sonner la trompette de la révélation évangélique au milieu même du camp ennemi. Il le fit avec d'autant moins de scrupule que, dépouillant peu à peu l'égoïsme judaïque, il songeait à asseoir, sur le fondement d'une foi commune, le règne de la charité cosmopolite, et que tous les moyens utiles pour parvenir à un but si élevé étaient par là même providentiels. Les chrétiens refirent donc, au point de vue de la Loi nouvelle, l'œuvre des Juifs leurs devanciers, sans croire faire autre chose que rétablir le sens altéré de prophéties qui ne pouvaient avoir été inspirées par Dieu sans être conformes à la doctrine chrétienne. Le souci de la vérité matérielle, de l'authenticité des textes, telle que nous l'entendons aujourd'hui, ne préoccupait guère ces combattants de la première heure. Les diverses circonstances de la vie de Jésus Christ se trouvèrent ainsi prédites et les principaux dogmes chrétiens, y compris celui de la Trinité, enseignés d'avance par les sibylles.

Les partisans de l'hellénisme, impatientés de se voir sans cesse opposer l'autorité des sibylles, ne se contentèrent pas d'appeler les chrétiens « sibyllistes » ; ils ripostèrent par des oracles émanés généralement des mantéions officiels, ou donnés sous cette garantie. Porphyre fit une collection raisonnée de ces oracles et fonda sur l'exégèse des textes sacrés une sorte de théologie scolastique qui occupa le zèle des derniers représentants du néo-platonisme. Il est curieux de retrouver une fois de plus en action la rivalité originelle de la chresmologie sibylline et des

instituts mantiques, rivalité qui, cette fois, a complètement changé de caractère et est devenue une scission irrémédiable.

Le christianisme victorieux ne renia pas les auxiliaires qui avaient si bien servi sa cause et qui la défendraient encore, au besoin, contre les incrédules de l'avenir. Les sibylles, dont saint Jérôme, dominé par son idée fixe, vante la virginité mélancolique, furent exceptées de la réprobation qui frappa la divination démoniaque des Hellènes et classées, à côté des prophètes hébreux, parmi les précurseurs de la révélation définitive.

C'est au milieu de ces luttes religieuses que s'est constitué, d'apports divers et d'additions successives, le recueil actuel des oracles sibyllins. Les derniers interpolateurs ont eu raison des premiers, lesquels avaient à leur tour anéanti, ou peu s'en faut, les prophéties d'origine hellénique; de sorte qu'il n'y a probablement pas, parmi ces 4232 vers qui constituent aujourd'hui le legs prophétique des sibylles, une seule idée qui ne soit chrétienne ou juive. Sur la tige plantée par la fantaisie ionienne ont poussé des fruits exotiques, et, cette fois, comme les animaux industriels auxquels se comparait Virgile, le génie hellénique a travaillé pour d'autres que pour lui.

Cependant, comme une connaissance générale du recueil des oracles sibyllins n'est pas inutile à l'intelligence des légendes relatives aux sibylles et peut donner une idée plus exacte du rôle qu'a joué la divination intuitive dans la plus mémorable de toutes les crises religieuses, nous analyserons brièvement les diverses parties de cette collection en suivant, autant que possible, l'ordre de leur rédaction, tel que l'ont établi les travaux les plus récents publiés sur la matière.

### CHAPITRE III — ORACLES ET CHANTS SIBYLLINS

AFFIRMATION PERSISTANTE DE L'IDÉE MONOTHÉISTE ET DES ESPÉRANCES MESSIANIQUES DANS LES CHANTS SIBYLLINS. — ORACLES DU TROISIÈME LIVRE, COMPOSÉS AU II<sup>e</sup> SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE, PAR UN JUIF ALEXANDRIN. — LE QUATRIÈME LIVRE, ŒUVRE D'UN JUIF CONTEMPORAIN DE TITUS. — ORACLES CHRÉTIENS DU I<sup>er</sup> SIÈCLE DE NOTRE ÈRE. — ORACLES JUDAÏQUES DATANT DU RÈGNE D'ANTONIN LE PIEUX. — LE SIBYLLISTE CONTEMPORAIN D'ALEXANDRE-SÉVÈRE. — ORACLES DE DATE INDÉTERMINÉE : LA GENÈSE ET LA SUCCESSION DES ÂGES SUIVANT LA SIBYLLE. — LES QUATRE DERNIERS LIVRES DES ORACLES SIBYLLINS : LA SUCCESSION DES EMPIRES ET LE TRIOMPHE FINAL D'ISRAËL.

La littérature prophétique n'est pas astreinte aux règles qui s'imposent à l'expression de la pensée ordinaire. Elle aime à dissimuler la pauvreté du fonds sous des formes vagues et redondantes ; loin d'éviter les pléonasmes et les répétitions, elle cherche cette monotonie qui aboutit à la solennité par l'ennui et qui, rompue çà et là par un peu d'incohérence, a la prétention de s'élever par bonds du solennel au sublime. En entendant leur sibylle parler sur ce ton emphatique, les Hellènes d'autrefois, si épris de beau langage, auraient peut-être reconnu du premier coup qu'elle était tombée en des mains étrangères : mais, aux approches de l'ère chrétienne, la langue de la Grèce et les formes littéraires créées par son génie sont devenues la proie de races qui n'ont plus le culte désintéressé de l'art et dont le sang échauffé brûle d'ardeurs malsaines. Tous ces nouveaux venus, ceux mêmes qui passent pour avoir du goût, aiment les expressions forcées, les métaphores criardes et les épithètes excessives. A plus forte raison les sibyllistes, qui étaient censés reproduire le langage d'une femme en délire, se croyaient-ils en droit de mépriser ce qu'ils ignoraient, l'art de la composition, la prosodie et même la grammaire<sup>181</sup>. Bien loin de discréditer les oracles de la sibylle, ces fautes

---

<sup>181</sup> Le texte des oracles sibyllins actuels, indépendamment des citations éparses dans les écrits des Pères de l'Église, nous a été transmis par des manuscrits qui reproduisent une édition faite, probablement sous Justinien, par un anonyme. Ce diascévaste, qui ne songeait guère à ordonner les rhapsodies sibyllines d'après leur âge relatif, a voulu composer avec elles un corps de doctrines et une histoire du monde, analogue à la bible hébraïque. Il paraît n'avoir fait ce travail de disposition que pour les deux premiers livres et s'être contenté de copier dans un ordre quelconque les morceaux qu'il n'avait plus le temps de fragmenter et de raccorder suivant son plan primitif. Le *Proème*, sur lequel il avait déjà prélevé un certain nombre de passages, a été retrouvé dans les œuvres de Théophile d'Antioche, contemporain de Commode, et placé par

matérielles passaient pour les marques authentiques du désordre où la révélation d'en haut jetait l'esprit de la voyante. Ceux que ne contentait pas cette explication étaient libres de s'en prendre à la précipitation ou même l'ignorance de ceux auxquels était échue la tâche difficile de saisir au vol et de fixer par l'écriture les paroles de la Sibylle<sup>182</sup>. Du reste, on eût été mal venu à reprocher à la Sibylle ses mauvais vers en des temps où Apollon lui-même paraissait avoir perdu ses facultés poétiques et parlait, le plus souvent, en simple prose<sup>183</sup>.

Si la forme, de jour en jour plus inculte, des prophéties sibyllines contrastait avec l'éloquence sobre dont le génie grec avait jadis le secret, le fond était la négation même des traditions religieuses et philosophiques de la Grèce. A la place du polythéisme, souple et ingénieusement accommodé à toutes les conceptions scientifiques, qui occupait l'imagination des Hellènes sans réclamer de droits impérieux sur leur intelligence et sur leur cœur, s'affirmait un monothéisme sombre, plein de passion et vide d'idées. C'est la pensée d'Israël, immobilisée dans un petit nombre de dogmes, qui se substitue à la spontanéité féconde de l'Hellade. La Sibylle n'a que faire des spéculations de la philosophie qui interroge les vieux symboles religieux pour voir si, par hasard, ils ne contiendraient pas la solution des problèmes dont se compose la théorie de l'univers et dont l'insondable obscurité s'accroît à mesure qu'on y plonge plus avant le regard. Sa conception du monde, de l'homme et de Dieu est d'une simplicité effrayante. Il y a, au plus haut du ciel, un Dieu unique, susceptible et jaloux, qui a fait le

---

les éditeurs modernes en tête de la collection. L'édition *princeps*, comprenant les huit premiers livres, a été donnée à Bâle par Sixtus Birken (Betuleius) d'Augsbourg, chez Herbst (Oporinus), en 1545. L'année suivante, nouvelle édition avec traduction en vers latins, publiée par Sébastien Châteillon (Castalio), chez le même libraire, et reproduite, avec corrections, en 1555. Les textes sibyllins, ainsi exhumés par la Réforme, furent amendés et commentés à diverses reprises, entre autres par J. Koch de Bretten (Opsopœus) 1589, et par le Hollandais Servatius Galle (1689). En 1817, le célèbre artisan de résurrections littéraires, Angelo Mai, retrouva à Milan le livre XIV, et, en 1828, il publia les livres XI, XII, XIII, XIV, d'après des manuscrits du Vatican. Ce complément, rapproché de l'ancienne collection, parut laisser entre elle et lui une lacune que l'on peut combler en supposant que l'ancien livre VIII contient en réalité les livres VIII, IX, et X. Depuis, le texte des livres sibyllins a été soumis par des philologues éminents à une révision consciencieuse. C. Alexandre en a donné deux éditions successives (Paris, Didot, 1841, 1869) et, dans l'intervalle, un professeur de Breslau, J. H. Friedlieb, a publié, de son côté, un texte complet avec une traduction en hexamètres allemands (Leipzig, Weigel, 1852). Un compatriote de Friedlieb, B. Badt, de Breslau, vient de donner une recension nouvelle du livre IV (Breslau, 1878).

<sup>182</sup> JUSTIN. *Cohort. ad Græc.*, 37. ANONYM. *Pref. Ad Sibyllina*, §4. SCHOL. PLAT. *Phadr. Phot. Amphil.*, 60. SUIDAS, s. v. Σίβυλλα. Cf. ALEXANDRE. *Excurs.*, VII. R. VOLKMANN, *De orac. sibyll. dissertatio*. Lips. 1853.

<sup>183</sup> Voy. la dissertation de Plutarque, « Sur ce que la pythie ne rend plus ses oracles en vers. »

monde et peut le défaire. Ce Dieu est en face du monde comme le potier devant son œuvre : il l'a modelé, décoré, distribué, peuplé d'êtres raisonnables, et il a la prétention légitime d'y être obéi et honoré. Or, son indignation est grande à la vue des cultes idolâtriques qui font fumer devant de vaines images un encens dû à lui seul et des vices de toute sorte qui déshonorent l'espèce humaine. Aussi, en attendant le jugement définitif auquel il soumettra le monde, déchaîne-t-il de temps à autre des fléaux terribles, exterminant les races perverses et renversant les empires. Il y a pourtant un peuple qu'il châtie parfois, mais qu'il n'exterminera jamais, dont il prépare, au contraire, le triomphe et la félicité : c'est le peuple hébreu, destiné à vaincre un jour, sous la conduite du Messie, les ennemis de Dieu et à se reposer de sa victoire au sein de délices inénarrables. Selon que le sibylliste est juif ou chrétien, le groupe des élus reste fermé aux Gentils ou se grossit de recrues amenées par la foi nouvelle, mais toujours le châtement des méchants et la glorification des justes viennent clore les destinées du monde ensanglanté par la lutte du bien et du mal.

La foi à l'unité de Dieu, gage de salut pour ceux qui la possèdent, fatale à ceux qui la nient ; le privilège d'une race ou d'une religion, et le jugement au bout de l'épopée messianique ; telles sont les idées qui obsèdent l'esprit de la sibylle et ferment souvent son cœur à la large philanthropie dont la philosophie grecque commençait à faire un devoir à toutes les âmes bien nées. Comme ses doctrines lui paraissent l'évidence même, la sibylle n'est pas indulgente pour l'erreur et elle ne sait guère menacer sans maudire. Elle ne soupçonne pas que l'on puisse trouver son monde étroit, son Dieu petit sous les adjectifs pompeux qui le décorent, ses préférences et ses rancunes mesquines. Elle ignore que, placer ainsi en-dehors du monde un Dieu qui a, ou peu s'en faut, toutes les passions humaines, c'est effacer d'un trait de plume mais non pas supprimer les spéculations métaphysiques qui entraînaient alors, d'un mouvement irrésistible, vers le panthéisme la pensée grecque soucieuse d'unir en un tout vivant la matière et l'éternelle activité qui la meut. A la place d'une substance infinie au sein de laquelle se résolvent les apparentes contradictions des phénomènes, elle place un assemblage d'êtres hétérogènes, et elle croit avoir donné une haute idée de Dieu en montrant que, dans le conflit de toutes ces volontés, le dernier mot lui reste toujours, et qu'il y a avantage à s'assurer de ses bonnes grâces.

Les luttes d'opinions manquent rarement de tourner au profit des idées simples et des affirmations nettes. La prédication sibylline n'est qu'un épisode de la révolution intellectuelle qui aboutit à la défaite de l'hellénisme. Au moment où la sibylle prit la place des prophètes d'Israël, le polythéisme grec, qui n'avait jamais cessé d'être morcelé et confus, pliait sous le faix des religions étrangères

dont on le surchargeait chaque jour, et la philosophie n'avait rien à dire à ceux qui n'étaient pas rompus aux secrets de la dialectique. Une doctrine claire et ferme avait donc chance d'attirer à elle les intelligences moyennes. Outre le plaisir de combattre un polythéisme abhorré, les sibyllistes israélites se promettaient sans doute, non pas de communiquer aux Gentils une religion dont le bénéfique était réservé au peuple élu, mais de faire reconnaître par les nations la supériorité religieuse d'Israël et de changer en respect le mépris dont on payait partout son indomptable foi dans sa primauté.

La partie la plus ancienne des livres sibyllins paraît être comprise dans le troisième livre de la compilation actuelle<sup>184</sup>. Elle émane vraisemblablement d'un Juif alexandrin, qui écrivait sous le règne de Ptolémée VII Philométor, au moment où le Séleucide Antiochus IV Épiphane, maître de l'Égypte, semblait disposé à renverser la dynastie des Lagides (171-168) et où le Romain Popilius Lénas, en arrêtant le vainqueur, répandait dans tout l'Orient l'effroi du nom romain. Le fabricant d'oracles rétablit donc la série des empires qui se sont succédés depuis la tour de Babel jusqu'à l'humiliation de la Macédoine par les Romains, les derniers et les plus barbares des conquérants suscités par Dieu pour châtier le genre humain. Il espère que les nations vont reconnaître l'aveuglement dans lequel les ont tenues jusqu'à ce jour leurs superstitions et jeter aux flammes leurs idoles. Pour prix de cette conversion un peu tardive, elles s'associeront, dans une certaine mesure, à la félicité parfaite du peuple élu qui, groupé autour de son Temple et gouverné par le Messie, jouira de toutes les prospérités de l'âge d'or. Le bonheur sans mélange des « Saints » excitera, il est vrai, la jalousie des rois infidèles qui viendront assiéger Jérusalem ; mais le souffle de l'Éternel dispersera leurs armées, des glaives ardents et des torches enflammées tomberont du ciel pour exterminer les sacrilèges. Enfin, le genre humain, épuré par les vengeances célestes, fléchira le genou et tournera ses regards vers le Temple. Alors régnera la paix universelle, en attendant la destruction de l'Univers.

Voici en quels termes le faussaire apposait au bas de son œuvre le nom de sa Sibylle, en attribuant du même coup à celle-ci une origine extra-hellénique. « C'est là ce que j'annonce, moi qui, poussée par l'aiguillon divin, ai quitté les grandes murailles babyloniennes de l'Assyrie. Je prédis, à la face de tous les mortels, le feu envoyé sur l'Hellade par les colères de Dieu, car j'annonce aux humains les énigmes divines. Et les hommes dans l'Hellade me diront originaire d'une autre patrie, c'est-à-dire née à Érythræ, comme si j'étais convaincue d'imposture ; les autres m'appelleront la Sibylle, folle et menteuse, fille de Circé et d'un père de

<sup>184</sup> CARM. SIBYLL., III, 97-294, 489-828.

Cnosse. Mais lorsque tout sera advenu, alors vous vous souviendrez de moi ; et personne ne me dira plus folle, mais bien grande prophétesse de Dieu. »

Une main postérieure a ajouté une dernière confidence dans laquelle la Sibylle nous apprend qu'elle est la belle-fille de Noé et qu'elle tient ses révélations du patriarche lui-même.

Telle fut la suture assez grossière qui raccorda les nouveaux oracles avec les anciens et identifia la sibylle chaldéenne, entée sur la sibylle persique de Nicanor, avec la sibylle d'Érythræ et de Cumes. L'indifférence des Hellènes pour leurs sibylles, dans cette période de scepticisme philosophique qui s'étend de Pyrrhon jusqu'à l'ère chrétienne, laissa les prophétesse forgées par les Juifs alexandrins se substituer sans protestation aux fantaisies de la chresmologie nationale. Le mal n'était pas grand, en effet, et les menaces formulées au nom du Dieu d'Israël n'étaient pas moins inoffensives que celles de la sibylle ionienne.

L'œuvre de propagande sibylline paraît avoir été reprise sous le coup de l'émotion universelle produite par l'éruption du Vésuve en 79 après Jésus-Christ. Pour le coup, les Juifs crurent voir enfin la main de Dieu s'appesantir sur le peuple et sur le prince qui avait détruit leur Temple et n'avait laissé à Jérusalem que des ruines fumantes<sup>185</sup>. En même temps le bruit courait que Néron n'était pas mort, mais qu'il allait revenir avec une armée de chez les Parthes, auprès desquels il avait trouvé un asile, et que, une fois remonté sur son trône, il commencerait une persécution acharnée contre les Juifs et les chrétiens. Pour les Juifs, Néron était Bélial ; pour les chrétiens, l'Antéchrist.

C'est dans ces circonstances qu'un Juif imbu, comme tous ses compatriotes, des idées messianiques, prit la plume pour faire entendre au monde troublé de

<sup>185</sup> CARM. SIBYLL., lib. IV. Ce quatrième livre, qui ne compte pas plus de 191 vers, est celui qui a le plus occupé l'érudition moderne. C'est, en effet, le moins décousu et le moins mal écrit de tous. La date de sa composition n'est pas difficile à déterminer. L'auteur a dû prendre la plume au lendemain de l'éruption du Vésuve. Comme il est évidemment de race israélite, il importe peu qu'il ait habité Alexandrie ou, comme le conjecture M. Badt, une ville de la Carie. En dehors de la Palestine, les Juifs n'avaient que des domiciles et point de patrie. La question de religion, ou plutôt de secte, est plus importante et aussi plus obscure. Les uns, comme Ewald et Hilgenfeld, adjugent ce sibylliste à la secte des Esséniens ; les autres, comme C. Alexandre et Reuss, en font un chrétien judaïsant. Friedlieb le considère comme un Juif orthodoxe ou pharisien, et c'est aussi l'opinion de M. Badt. En effet : 1° L'auteur fait apparaître, au jour du jugement de Dieu, Dieu seul (vv. 40. 180. 182), et non le Christ, ce qui n'est pas d'un chrétien ; 2° Il recommande les gains honnêtes et la chasteté conjugale (vv. 31-33), et cela en vers grecs, alors que les Esséniens prêchaient la communauté des biens et le célibat, et avaient horreur de la langue comme des mœurs des Hellènes. En le supposant pharisien, on échappe aux objections sérieuses, car l'aversion qu'il manifeste pour les temples et les sacrifices (vv. 27-30) peut s'appliquer aux cultes païens, et la nécessité du baptême pour les païens convertis (v. 164) entrait dans la doctrine pharisaique.

salutaires menaces et lui montrer dans la religion monothéiste le remède à tous les maux. La Sibylle commence par déclarer à l'Asie et à l'Europe qu'elle ne parle pas au nom du faux dieu et faux prophète Phoebus, mais au nom de l'invisible créateur de toutes choses. Elle passe ensuite en revue la succession des empires, mêlant aux vues générales des mentions de catastrophes, et conclut en avertissant le genre humain que, faute de se convertir, il provoquera la conflagration générale de l'univers, suivie du jugement dernier. Après cette convulsion suprême, tout rentrera dans l'ordre. Les méchants seront enfermés dans les entrailles de la terre et les bons commenceront sur le globe rajeuni une vie exempte de toute peine.

Un autre fragment<sup>186</sup> cité par saint Justin, et par conséquent antérieur à la moitié du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, vient aussi de ces officines théologiques où le judaïsme et le christianisme judaïsant se rencontraient dans les mêmes aspirations. C'est une exhortation presque onctueuse dans laquelle l'auteur adjure les idolâtres de confesser le vrai Dieu pour échapper à sa vengeance. Si la doctrine peut être également d'un Juif ou d'un chrétien, le ton est plutôt d'un chrétien.

Jusque-là le nom du Christ n'est pas encore prononcé par la Sibylle. Il s'épanouit au contraire en toutes lettres, sous forme d'acrostiche, dans un morceau qui doit être également du II<sup>e</sup> siècle<sup>187</sup>. L'auteur y expose les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, résumés et démontrés par la glorieuse résurrection du Christ. Grâce à l'intercession de la Vierge, l'humanité a encore sept siècles pour se repentir, après quoi viendra la fin du monde. Dans une sorte de discours qui commence par des expressions empruntées à l'oracle de Delphes, Dieu lui-même flétrit les aberrations idolâtriques et trace le programme du jugement dernier.

Le judaïsme reprend la parole sous le règne d'Antonin le Pieux et l'on s'en aperçoit au ton menaçant que prend aussitôt la parole prophétique<sup>188</sup>. Ce ne sont que catastrophes et malédictions suspendues sur les nations de l'Occident. Rome surtout, Rome qui a pillé l'Asie et qui espère l'impunité de ses forfaits, aura un terrible compte à rendre<sup>189</sup>. Les imprécations contre Rome, contre le peuple qui a détruit le Temple et dispersé le peuple de Dieu, reviennent avec une régularité fastidieuse.

La rage du vaincu s'exhale sans contrainte dans ces longues et confuses diatri-

---

<sup>186</sup> CARM. SIBYLLIN. *Præmium*.

<sup>187</sup> CARM. SIBYLL., VIII, 217-430

<sup>188</sup> CARM. SIBYLL., III, 295-488; liB. v; VIII, 1-217.

<sup>189</sup> La chute de Rome est annoncée pour 940 U. C. ou 187 ap. J. C. (CARM. SIBYLL., VIII, 148-149.)

bes. Non seulement Rome pour avoir asservi la Judée, Memphis, pour des griefs qui remontent aux temps antérieurs à l'Exode, mais la Gaule et la Bretagne elle-même, pour avoir fourni des soldats à Vespasien et à Titus, seront châtiées par Dieu. L'homme de malheur, celui que les chrétiens appellent l'Antéchrist, va venir, et une longue série de calamités va se dérouler depuis le règne des Antonins jusqu'à la fin du monde. Les empereurs sont rangés dans l'ordre chronologique et caractérisés d'un trait parfois assez juste, depuis Jules César jusqu'à Hadrien auquel le poète prodigue les épithètes flatteuses et promet trois successeurs pris dans sa famille.

L'Égypte, qui est la patrie adoptive de l'auteur mais qui a jadis persécuté ses ancêtres, sera dévastée et humiliée dans son orgueil. La Sibylle, bien que «sœur d'Isis», se plaît à désigner particulièrement aux coups du ciel Memphis et Alexandrie. L'instrument de la vengeance divine sera toujours l'Antéchrist qui viendra de la Perse et massacrera les deux tiers de la population égyptienne. Mais ce monstre humain trouvera sa perte sous les murs de la ville sainte qu'il osera assiéger. Il sera terrassé par le Messie. Alors le peuple de Dieu sera vengé de tous ses ennemis, c'est-à-dire du monde entier qui aura été horriblement foulé par l'Antéchrist et encombré de ruines sanglantes. Les Saints, pendant ce temps, jouiront de tous les délices: il y aura même un moment où, le soleil venant à s'éteindre, Dieu créera pour eux seuls une lumière nouvelle.

Nulle part peut-être la «haine du genre humain,» dont on accusait indistinctement les Juifs et les chrétiens au temps de Tacite<sup>190</sup>, ne se révèle d'une façon plus éclatante que dans ces élucubrations malsaines, échauffées par une âpre rancune.

Après ce formidable débordement d'invectives et de menaces, la production sibylline s'arrêta quelque temps. Elle se ranime sous Alexandre-Sévère<sup>191</sup>, sans que la Sibylle se soit notablement radoucie. Cette fois, la Sibylle se comprend elle-même dans la longue série des peuples et des individus qui seront punis pour leurs péchés et disparaîtront de la terre avant l'âge d'or réservé au peuple élu. Elle avoue qu'elle n'a été ni chaste ni charitable et qu'elle a même commis le crime des filles de Loth. Mais elle sait que le châtement purifie, et elle accepte avec joie le supplice de la lapidation qui lui ouvrira l'accès d'une vie nouvelle. Quelques doctrines hétérodoxes, éparses çà et là dans ce pamphlet, indiquent que l'on a

---

<sup>190</sup> TAC. *Ann.*, XV, 44.

<sup>191</sup> CARM. SIBYLL., lib. VI-VII. La date de ces productions se déduit des allusions faites par l'auteur à des événements appartenant à l'histoire du nouvel empire des Perses. On peut la placer entre 232 et 235 après J.-C.

encore affaire à un de ces chrétiens judaïsants qui fermaient leur cœur à la charité cosmopolite prêchée par saint Paul.

Le reste de la compilation sibylline n'a pas de date ; c'est un amas incohérent d'alluvions déposées au hasard sur les couches précédentes et qui contiennent des débris de toute espèce, même des fragments d'Hésiode et de Phocylide, mêlés aux idées bibliques et à la biographie du Christ, le tout attribué à la sibylle dite d'Érythræ, laquelle était en réalité la bru du patriarche Noé.

On voit, dans une Genèse<sup>192</sup> à laquelle ont collaboré Moïse et Hésiode, Adam, chassé du Paradis, donner naissance à une première race aimée de Dieu, mais promptement pervertie, et précipitée dans l'Hadès ou « séjour d'Adam<sup>193</sup> », à l'exception de quelques hommes d'élite, pères de la seconde race. Celle-ci ne se servit de sa force physique extraordinaire et de sa puissante intelligence que pour scruter en tous sens l'œuvre du Créateur qui, las d'un orgueil si remuant, envoya tout ce monde brûler dans la Géhenne. La troisième et la quatrième race ne se signalèrent que par leur esprit belliqueux et leur cruauté, et méritèrent aussi d'être enfermées dans le Tartare. La cinquième, celle des Géants, fut pire encore, si bien que Dieu fit part à Noé, le seul géant qui lui fût resté fidèle, de la terrible exécution qu'il allait faire.

Le déluge purgea la terre des méchants qui la déshonoraient, et l'âge d'or commença. C'est à cette sixième génération qu'appartient la Sibylle, belle-fille de Noé, dont la parole révèle toutes ces choses. A partir de ce moment, la Sibylle prophétise les futurs destins du monde. Lorsque les hommes de l'âge d'or, doucement endormis par le trépas, seront descendus dans l'Achéron, surgira la race orgueilleuse des Titans qui voudront escalader le Ciel... Une lacune considérable nous dérobe les péripéties de la lutte engagée et les origines du genre humain actuel. L'histoire du monde reprend à l'époque de l'incarnation du Verbe. Israël, en crucifiant le Messie et en refusant de voir dans les apôtres les successeurs des prophètes, méritera un châtement terrible dont les instruments seront châtiés à leur tour. C'est au milieu des malheurs déchaînés sur le globe que commencera la dixième génération dont la chute de Rome marquera l'avènement<sup>194</sup>. Dieu fera paraître au ciel la couronne lumineuse qu'il destine aux élus et ouvrira ainsi un concours de vertu, présidé par le Christ. La Sibylle emprunte alors, pour exhorter les concurrents, les conseils de Phocylide, retouchés çà et là d'après la

---

<sup>192</sup> CARM. SIBYLL., lib. I.

<sup>193</sup> Le sibylliste prétend donner ainsi l'étymologie de *Hadès*. Hadès, Géhenne, Tartare, Achéron, semblent être des lieux distincts.

<sup>194</sup> CARM. SIBYLL., lib. II.

Bible<sup>195</sup>. Cependant, avant le jugement final, le monde doit encore subir l'assaut de Bélial qui massacrera tous les élus, y compris les Hébreux. Alors viendra Élie, le précurseur du Juge, et le Christ tiendra les grandes assises du genre humain.

La Sibylle décrit ce drame terrible, les tourments des damnés et la félicité des justes, avec un accent de conviction qui fera plus tard invoquer son témoignage à côté de celui de David. Cependant, moins orthodoxe et plus miséricordieuse que la foi vulgaire, la Sibylle, disciple d'Origène, pense qu'un jour viendra où tous les damnés, ceux du moins qui n'auront pas été anéantis par l'ardeur du feu, seront délivrés, grâce aux prières des saints, et transportés dans les Champs-Élysées où une paix éternelle leur tiendra lieu de la béatitude perdue. Elle fait, en terminant, un retour sur elle-même et, se sentant coupable d'adultère, coupable de parcimonie envers les pauvres, elle supplie le Seigneur de la sauver du supplice<sup>196</sup>.

Les dernières productions de la muse sibylline paraissent émaner de la plume d'un contemporain et d'un admirateur d'Odenat, le César de Palmyre<sup>197</sup>. L'auteur est encore un de ces Juifs alexandrins qui débitent la Bible en rhapsodies et rêvent obstinément le triomphe définitif de leur race. Le sibylliste commence à raconter l'histoire du monde à partir de la construction de la tour de Babel. C'est là que commence pour lui la dixième race humaine. L'Égypte d'abord, la Perse, c'est-à-dire l'Assyrie, ensuite, dominant le monde. Le peuple hébreu, écrasé entre ces deux colosses, aura pourtant, au retour de la captivité, l'occasion de savourer le plaisir de la vengeance. Le poète juif s'épanouit à cette idée. «Alors, la puissance royale reviendra aux fils (d'Israël) qui ravageront à leur tour les nations et emporteront le butin de toute la terre, inaccessibles à la pitié. Ils pleureront amèrement, les Perses en deuil, sur les bords du Tigre, et les larmes de l'Égypte inonderont son territoire<sup>198</sup>». Le sibylliste en est réduit à se venger en imagination, car les Juifs du temps d'Esdras étaient loin de pouvoir faire trembler l'Assyrie ou l'Égypte.

Les origines de Rome, la guerre de Troie, l'empire des Perses et les guerres médiques, l'empire macédonien et les successeurs d'Alexandre, les guerres civiles de Rome, l'institution de la monarchie impériale et l'asservissement de l'Égypte enfin punie pour avoir molesté jadis le peuple de Dieu, tout cela, jeté pêle-mêle sur le chemin, constitue comme le premier acte du grand drame qui doit se terminer par l'exaltation d'Israël.

---

<sup>195</sup> CARM. SIBYLL., II, 56-149.

<sup>196</sup> Les sibyllistes prennent un singulier plaisir à avilir l'instrument de la révélation divine, pour rendre cette révélation plus impersonnelle et plus désintéressée.

<sup>197</sup> CARM. SIBYLL., XI-XIV. Odenat fut assassiné par son cousin Mæonius en 267 après J.-C.

<sup>198</sup> CARM. SIBYLLIN., XI, 56-60.

La Sibylle, après avoir repris haleine, aborde l'histoire des empereurs romains<sup>199</sup> désignés, comme toujours, par le chiffre que représente la première lettre de leur nom. On remarque qu'enfin la légende de Néron-Antéchrist est abandonnée ; le serpent malicieux doit perdre la vie avec le trône. Arrivée à la mort d'Alexandre Sévère, la Sibylle fait encore une pause et reprend ensuite le fil de ses prédictions avec les Gordiens. Elle rencontre ainsi le lion de Syrie (Odenat), prêtre et roi de la ville du Soleil, qui doit vaincre ses rivaux, le cerf (Macrianus) et le bouc (Balista?), et terrasser après eux le grand serpent de la Perse, le roi Sapor. En présence de ce héros, auquel elle présage un règne glorieux, la Sibylle considère sa tâche comme terminée.

Malheureusement, le lion succombe sous les morsures traîtresses de chiens acharnés à sa poursuite, et le chresmologue alexandrin réveille sa sibylle, pour jeter un aliment prophétique à la fiévreuse anxiété des esprits<sup>200</sup>. Auquel des prétendants dont l'incurable indolence de Gallien encourage l'ambition appartiendra l'empire ? La Sibylle prévoit le triomphe d'Aurélius et déroule à la suite toute une série d'empereurs imaginaires, fabriqués avec des réminiscences de toute espèce et des hypothèses de fantaisie. Elle ne prédit à coup sûr que le passé, et sa seconde vue se trouble singulièrement quand elle se tourne vers l'avenir. Le sibylliste alexandrin finit par intéresser directement ses concitoyens à ses prédictions. Il prévoit une guerre intestine entre les Égyptiens et les Juifs d'Alexandrie, guerre qui, après des succès balancés, aboutit à une transaction. Désormais unie par les liens d'une charité qui va jusqu'au communisme, la population alexandrine goûte la paix de l'âge d'or. Le Juif semble ici abandonner les espérances messianiques et le privilège exclusif de sa race, mais le fond de sa pensée éclate tout à coup dans les deux derniers vers : « et alors la race sainte tiendra le sceptre de toute la terre pour tous les siècles, avec ses valeureux ancêtres<sup>201</sup>. »

Cette conclusion presque machinale, qui répond à la préoccupation héréditaire, à une sorte d'idée innée du peuple israélite, est comme la signature du Juif. C'est aussi la clef, la raison d'être de toute cette chresmologie apocryphe, espèce de forteresse que s'est bâtie, au milieu du monde gréco-romain, l'esprit étroit et absolu des races sémitiques. Il semblerait, à voir des massacres si terribles et des dogmes si impérieux, tant d'aveuglement chez les hommes et de colère chez l'Éternel, aboutir toujours à la glorification d'un peuple élu, d'une Jérusalem céleste ou terrestre, que les sibyllistes juifs et chrétiens n'ont entassé tant de rhap-

---

<sup>199</sup> CARM. SIBYLL., lib. XII.

<sup>200</sup> CARM. SIBYLL., lib. XIII.

<sup>201</sup> CARM. SIBYLL., 360-361.

sodies monotones que pour pouvoir contempler, du haut de leur œuvre, le mal d'autrui ajouté à leur propre bonheur.

Nous n'avons pas à juger la polémique religieuse qui étayait parfois ses arguments sur un fondement aussi ruineux. Les Pères de l'Église, et les plus doctes d'entre eux, saint Justin, Clément d'Alexandrie, Athénagore, Théophile, se montrèrent, à l'égard des oracles sibyllins, d'une crédulité qui étonne. Saint Irénée et Origène sont à peu près les seuls qui se soient abstenus de ces citations suspectes<sup>202</sup>. Au concile de Nicée, l'empereur Constantin, pour préparer la définition du dogme de la Trinité, lut un « Discours aux saints » que nous possédons encore<sup>203</sup> et qui est tout rempli de textes sibyllins. Constantin ne se contente pas d'analyser et de citer les prophéties attribuées à la Sibylle : il prétend en démontrer l'authenticité. Après avoir récité le fameux morceau acrostiche sur le jugement dernier, il ajoute : « Cependant un grand nombre d'hommes restent incroyables, tout en convenant qu'il a existé une prophétesse sibylle d'Érythræ. Ils soupçonnent que quelqu'un de notre religion, au courant de l'art poétique, a composé ces vers qui, ainsi altérés, sont donnés pour les prophéties de la Sibylle. Or, la vérité est ici évidente, nos coreligionnaires ayant pris soin d'établir les dates avec exactitude, de façon que nul ne suppose que le poème ait été écrit après la venue et le premier jugement du Christ. On sait que Cicéron, ayant eu connaissance du poème, l'a traduit en latin et inséré dans ses ouvrages ; que Cicéron a été mis à mort sous la domination d'Antoine ; qu'Antoine a été vaincu par Auguste qui régna cinquante-six ans et eut pour successeur Tibère. Or, c'est au temps de Tibère que brilla la présence du Sauveur, que prévalut le mystère de la très sainte religion et que surgit la nouvelle génération dont je crois que le plus excellent des poètes de l'Italie a dit : « Déjà descend du haut des cieux une lignée nouvelle », et dans un autre passage des *Bucoliques* : « Muses de Sicile..., etc. ».

C'était sans doute pour s'être trop fié à l'érudition de ses secrétaires que le théologien couronné, grand pontife de l'ancienne religion et docteur de la nouvelle, venait ainsi faire preuve de naïveté devant l'illustre assemblée.

Son discours, cependant, ne dut satisfaire que médiocrement les évêques d'Orient. Les Grecs, une fois l'hellénisme vaincu, commençaient à délaisser ces élucubrations indigestes, sur la valeur desquelles ils étaient sans doute édifiés. Mais l'Église d'Occident conserva sa foi à l'inspiration de la Sibylle, en dépit des scrupules de saint Ambroise qui, comme Lactance, était bien tenté de rapporter

<sup>202</sup> C. ALEXANDRE, *Carm. Sibyll. Præf.*, p. xxx ; *Excursus IV (De Sibyllinis apud christianos carminibus)*, p. 242-287).

<sup>203</sup> Il nous a été conservé par Eusèbe, qui en était peut-être l'auteur, dans sa *Vie de Constantin*.

*LES SIBYLLES ET LES CHANTS SIBYLLINS*

au démon l'origine des oracles sibyllins. Son grand docteur, saint Augustin, en citant à son tour avec admiration le fameux acrostiche<sup>204</sup>, introduisit définitivement la Sibylle dans le sanctuaire où retentit encore aujourd'hui son nom.

---

<sup>204</sup> AUGUST., *Civ. Dei*, XVIII, 23.

## CHAPITRE IV — LES DEVINS EXÉGÈTES

EXÉGÈSE OU INTERPRÉTATION DES TEXTES PROPHÉTIQUES. — DIFFÉRENTES SORTES D'EXÉGÈTES: EXÉGÈTES OU PÉRIÉGÈTES ATTACHÉS AUX TEMPLES ET MONUMENTS — EXÉGÈTES OU THÉOLOGIENS OFFICIELS D'ATHÈNES ET DE SPARTE — DEVINS EXÉGÈTES OU COLLECTEURS ET INTERPRÈTES DES TEXTES INSPIRÉS. — AMPHILYOTOS D'ACARNANIE. — LYSISTRATOS D'ATHÈNES. — ANTICHRARÈS D'ELÉON. — LAMPON, STIBILDÈS, HIÉROCLÈS. — LES PARODIES D'ORACLES PAR ARISTOPHANE. — DIOPEITHÈS DE SPARTE ET AGÉSILAS. — LIBERTÉ DE L'EXÉGÈSE. — IOPHON DE KNOSOS. — LES DEVINS FONDATEURS ET ÉPONYMES DES CORPORATIONS SACERDOTALES.

Le dénombrement sommaire des devins et chresmologues nous a déjà permis d'apprécier le rôle de la divination libre, envisagée sous ses deux aspects, plus agissante et plus pratique sous sa forme inductive, plus chimérique, mais plus étroitement associée aux grands mouvements religieux sous sa forme intuitive. Pour achever l'estimation des forces qu'elle pouvait opposer aux instituts mantiques dont nous allons bientôt aborder l'histoire, il nous reste à mentionner une classe de devins dont la compétence mixte s'exerçait sur un domaine commun aux deux grandes méthodes divinatoires. Il s'agit des devins exégètes qui avaient pour office d'interpréter, de combiner, d'appliquer aux cas particuliers des oracles émis par les organes de l'intuition prophétique, en un mot, de soumettre ces textes souvent énigmatiques à une analyse rationnelle.

Le nom donné à ces interprètes de la révélation est de sens trop étendu pour ne prêter à aucune équivoque. On désignait par le titre d'*exégètes* au moins trois espèces bien distinctes d'experts ou de conseillers qui ont pour caractère commun d'être des « explicateurs », mais qui appliquaient leur sagacité spéciale à des objets différents. Il n'y a pas de confusion possible entre les devins dont il est question ici et les exégètes ou guides qui faisaient métier de montrer aux visiteurs les monuments célèbres, particulièrement les temples<sup>205</sup>. Il y a, au contraire, un rapport plus marqué entre les devins et les théologiens exégètes que quelques

---

<sup>205</sup> Ces exégètes-là sont appelés souvent *périégètes*. Il y en avait dans tous les temples, et c'est, en général, d'après leurs renseignements que Pausanias a écrit sa *Description de la Grèce*. (PAUSAN., I, 13, 8; 34, 4; 35, 8; 41, 2; 42, 4; II, 9, 7; 23, 6; 31, 4; IV, 33, 6; V, 6, 6; 10, 7; 18, 6; 20, 4. VII, 6, 5. IX, 3, 3). Les exégètes qui sont nommés au quatrième rang, dans Pausanias (V, 15, 10), et sur les tables d'Olympie, après les théocoles, les spondophores et les devins, paraissent avoir été des fonctionnaires de cette espèce.

cités grecques, entre autres Athènes, avaient préposés la garde des traditions religieuses garanties par l'État. On faisait remonter à une haute antiquité l'institution des exégètes athéniens, Eupatrides<sup>206</sup> ou même Eumolpides<sup>207</sup> chargés de transmettre par l'enseignement oral les règles qui concernaient les rites du culte national. A l'époque historique, les exégètes athéniens formaient un collège de trois membres. S'il faut juger de l'importance de leurs attributions par le bruit qu'ils ont fait, il y a loin de ces obscurs fonctionnaires aux pontifes et aux augures de l'ancienne Rome. Nous ne savons ni comment ils étaient nommés, ni s'ils appartenaient nécessairement à des familles sacerdotales, ni quelle était au juste leur compétence. On conjecture qu'ils remplissaient, avec moins d'autorité et dans des cas plus rares, les fonctions des pontifes romains et qu'ils pouvaient être aussi consultés sur certains présages météorologiques ou « signes de Zeus » auxquels l'État reconnaissait, par exception, une valeur officielle. Nous les avons déjà rencontrés vaquant, sous le nom de Pythaïstes, à ces fonctions spéciales qui les mettaient en rapport avec l'oracle de Pytho. Ils recevaient de Pytho une sorte d'investiture, car Platon les installe ainsi dans son État modèle<sup>208</sup> et des textes plus récents leur donnent le titre de *πυθοχρηστοι*. Ces exégètes étaient sans doute des théologiens issus de familles sacerdotales qui avaient mis sous la protection de l'oracle de Delphes les derniers restes de leurs prérogatives héréditaires. Sparte avait aussi ses exégètes officiels, les quatre Pythiens ou Poithéens, nommés par les rois, et faisant fonction d'ambassadeurs entre l'État et l'oracle de Delphes<sup>209</sup>. Ils allaient porter les questions en qualité d'envoyés de l'État (*θεωροι*), ils rapportaient les réponses à titre d'envoyés ou d'interprètes du dieu (*θεοπροποι*)<sup>210</sup>, et, comme ils étaient chargés de garder ces oracles, ils ne pouvaient manquer d'être appelés parfois à les consulter, à les expliquer, ou tout au moins à reproduire l'explication qui leur en avait été donnée par les prêtres de Delphes. Ils remplissaient alors véritablement l'office des exégètes dont nous cherchons la trace.

<sup>206</sup> PLUTARCH. *Thes.*, 25.

<sup>207</sup> LYSIAS, *Adv. Andoc.*, 10.

<sup>208</sup> PLATON (*Legg.*, VI, p. 759) veut nommer trois exégètes sur une liste de neuf candidats dressée à Delphes.

<sup>209</sup> HEROD., I, 67 ; VI, 57. SUIDAS, PHOT., s. v. Πυθιοι. Cicéron (*Divin.*, I, 43) en fait des *augures assessores*.

<sup>210</sup> Au temps d'Homère, le *θεοπροπος* est d'une manière générale, l'interprète des dieux (voy., ci-dessus, p. 10). Cette acception est la plus conforme à l'étymologie, soit qu'on dérive *θεοπροπος* de *θεος* et *προείπω* soit qu'on le tire de *θεος* et *πρέπω*, ce dernier verbe ayant, en ce cas, le sens actif. Plus tard, lorsque les cités prirent l'habitude de consulter les oracles, on appela spécialement *θεοπροποι* les délégués, temporaires ou permanents, qui servaient d'intermédiaires entre les cités et les oracles. C'est le sens que le mot a dans Eschyle (*Prometh.*, 659) et dans Hérodote (I, 67 ; VI, 57 ; VII, 140, etc.) et qu'il a gardé depuis.

Ceux-ci, qui sont pour nous les exégètes proprement dits, ne prennent rang nulle part parmi les fonctionnaires et n'ont point cette compétence multiple des exégètes publics : ce sont des devins libres qui, au lieu de se consacrer exclusivement à l'interprétation des signes extérieurs ou des songes, ont eu l'idée d'employer leur sagacité à pénétrer le sens des textes révélés. Il s'agit de commentateurs qui avaient colligé pour leur compte un certain nombre de prophéties plus ou moins anciennes, émises soit par des oracles soit par des prophètes inspirés, et qui tiraient de ce fonds, où s'était immobilisée la pensée révélatrice, des indications relatives à des questions déterminées. Ce travail d'exégèse exigeait lui-même une sorte d'inspiration, une sagacité spéciale dont n'avaient pas besoin les exégètes appelés à interpréter simplement un oracle rendu dans des circonstances spécifiées à une personne donnée en réponse à une question connue. Les oracles colligés et ordonnés par les exégètes dont nous parlons étaient, pour la plupart, tombés spontanément des lèvres des prophètes chresmologues, sans aucune sollicitation extérieure, et, pour l'œil du vulgaire, rien ne déclarait le but qu'ils visaient. L'avenir y sommeillait enveloppé dans des ténèbres épaisses et il fallait être prophète soi-même<sup>211</sup> pour l'en faire sortir à propos.

Aussi la langue courante ne distingue guère entre les chresmologues proprement dits et leurs interprètes<sup>212</sup> et il faut recourir à l'examen des faits pour distinguer les uns des autres. Encore cette méthode n'est-elle pas absolument sûre, car il arrivait que les exégètes, après avoir trouvé l'oracle qui leur paraissait convenir à la circonstance, le citaient sans en indiquer la provenance, et la prophétie circulait dès lors sous la garantie de leur nom : de telle sorte que les historiens, parlant comme tout le monde, n'ont pas cherché d'autre auteur à une prédiction donnée que l'exégète, devenu ainsi lui-même un « chresmologue ». Il faut donc ajouter à l'étude des faits des inductions tirées de la vraisemblance.

Le merveilleux dont a besoin la divination intuitive ne permet pas de croire qu'elle ait pu braver le grand jour durant la période qui commence avec Pisistrate. C'est le moment où Onomacrite, en rédigeant sa compilation d'oracles, sem-

<sup>211</sup> *Quorum omnium interpretes, ut grammatici poetarum, proxime ad corum quos interpretantur, divinationem videntur accedere* (CIC. *Divin.*, I, 18).

<sup>212</sup> Les exégètes sont le plus souvent désignés par des périphrases *οι τους παλαιους μαντεις εξηγουμενοι* (SCHOL. ARISTOPH., *Pac.*, 1029); *οι τους προγεννημους χρησμοους εξηγουμενοι* (*Ibid.*, 1044); *οι τους χρησμοους εξηγουμενοι* (ZACHAR. SCHOL. *De mundi opific.*, p. 268); *Oraculorum interpretes* (CIC. *Divin.*, I, 18), *explanatores* (*Ibid.*, I, 51). Le mot *εξηγητης* employé seul a un sens peu précis, parce qu'il convient à tous les devins et même à ces « conjecteurs » de bas étage qui disaient la bonne aventure. Ainsi, sans sortir de la divination proprement dite, *exégète* signifie : 1° devin consultant ; 2° collecteur et commentateur d'oracles ; 3° prophète qui rend des oracles au nom d'autrui.

ble déclarer que l'ère de la révélation directe est close. Les mantéions conservent seuls désormais un privilège qu'ils avaient été forcés de partager avec les chresmologues mystiques et les sibylles. Les contemporains et, à plus forte raison, les successeurs d'Onomacrite ne sauraient donc être pris pour autre chose que pour des exégètes qui peuvent bien en réalité fabriquer eux-mêmes leurs oracles, mais ne les donnent plus comme venant de leur inspiration personnelle. La plupart d'entre eux cumulent même les fonctions de devins ordinaires et d'exégètes. Ce double caractère, en multipliant leurs ressources pratiques, leur ôte aussi le prestige qui environnait les véritables chresmologues. Ceux-ci jetaient à tous les vents la révélation dont ils étaient possédés : ceux-là sont des hommes d'application et de métier. Si l'on veut, en prenant à la lettre le texte d'Hérodote<sup>213</sup>, laisser *Amphilytos* d'Acarnanie parmi les chresmologues, il n'est pas défendu de penser que « l'inspiration » du conseiller de Pisistrate a consisté à tirer des oracles, colligés par lui, celui qui s'appliquait à la circonstance, et de faire ainsi d'Amphilytos un des plus anciens exégètes. Ce caractère mixte, l'histoire le donne de même à l'Athénien *Lysistratos*, qui avait complété les prophéties de Musée et de Bakis relatives à la bataille de Salamine en prédisant qu'un jour viendrait où les femmes de Colias « feraient rôtir avec des rames<sup>214</sup> ». Cette prédiction ne fut connue qu'après l'événement, ce qui dut être, au dire des sceptiques, le cas de toutes les prophéties. On peut compter parmi les exégètes un contemporain de Lysistratos, *Anticharès* d'Éléon, qui conseilla à l'Eurysthénide Dorieus de coloniser Héraclée en Sicile, « d'après des oracles de Laïos. » L'interprétation donnée par Anticharès à ces oracles reçut l'approbation de l'oracle de Delphes, et Hérodote constate que la malheureuse issue de l'entreprise tint précisément à ce que Dorieus ne suivit pas à la lettre les prescriptions des prophètes<sup>215</sup>.

La guerre du Péloponnèse, en surexcitant toutes les passions, rendit impérieux et général le besoin d'interroger l'avenir. Ce fut l'âge d'or des exégètes. La plupart des devins de cette époque ajoutèrent à leurs fonctions ordinaires l'interprétation des oracles. Le célèbre *Lampon* était à la fois « exégète, haruspice, chresmologue et devin<sup>216</sup> ». *Stilbidès*, le familier de Nicias, était aussi de ceux qui expliquent les anciens oracles<sup>217</sup>. Enfin, *Hiéroclès*, d'Oréos en Eubée, apparaît dans la *Paix* d'Aristophane comme un exégète qui s'occupe aussi, à l'occasion, d'extispicine. Il cite des oracles de Bakis et de la Sibylle, et s'attire, avec des coups de bâton,

<sup>213</sup> HEROD. I, 62.

<sup>214</sup> HEROD., VIII, 96.

<sup>215</sup> HEROD., V, 43.

<sup>216</sup> SCHOL. ARISTOPH. *Nub.*, 332.

<sup>217</sup> SCHOL. ARISTOPH. *Pac.*, 1046.

les épithètes de glouton et d'imposteur. Les comiques n'ont guère épargné ces courtisans du peuple qui rendaient les dieux complices des fantaisies les plus inconsidérées. Aristophane a fait la caricature la plus amusante de ces discussions publiques dans lesquelles les oracles tenaient lieu d'arguments. Dans *les Chevaliers*, Cléon et le charcutier, briguant la faveur de Démos, apportent, chacun de leur côté, une liasse énorme d'oracles, petite partie de l'immense collection qu'ils possèdent. Les plus anciens sont les meilleurs, et le charcutier, voyant que Cléon se réclame de Bakis, donne les siens pour émanés d'un frère aîné de Bakis, inventé pour la circonstance<sup>218</sup>.

Les Athéniens rirent de bon cœur, mais ne se corrigèrent point. Ils avaient encore un demi-siècle de patience au service de ces orateurs peu scrupuleux qui savaient toujours mettre les dieux de leur avis. Les citations de « divins témoignages<sup>219</sup> » avaient beau être une recette oratoire prévue par les traités de rhétorique, on en usait volontiers auprès d'auditeurs persuadés à l'avance que les dieux s'occupaient surtout d'Athènes<sup>220</sup>.

La foi était plus sérieuse à Sparte, et l'on s'étonne moins du rôle politique qui fut un instant dévolu au « chresmologue *Diopèithès*, homme tout plein d'anciens oracles et qui passait pour très savant et très instruit dans les choses divines<sup>221</sup> ».

Le docte exégète « illustre en chresmologie<sup>222</sup> » intervint dans la longue délibération qui suivit la mort du roi Agis. Il y avait deux candidats au trône, le fils d'Agis, Léotychidas, que l'opinion publique repoussait comme étant un bâtard, fils d'Alcibiade, et le frère d'Agis, l'illustre boiteux Agésilas. Diopèithès jeta dans la balance un oracle d'Apollon, dont il produisit le texte et qui engageait les Spartiates à se défier « d'une royauté boiteuse ». Lysandre, qui patronnait Agésilas, rétorqua avec beaucoup d'esprit l'argument en disant qu'un bâtard associé à un Héraclide légitime rendrait précisément la royauté boiteuse. Ainsi Lysandre,

<sup>218</sup> C. Alexandre (*Excursus ad Sibyll*, p. 141-147) a colligé une douzaine de ces parodies extraites des pièces d'Aristophane, avec trois autres tirées de Lucien. Les tragiques avaient déjà eu pour les devins des mots sévères. Sophocle fait dire à Tirésias par Créon (*Antigone*, 1055) : « la gent prophétique fut toujours avide d'argent. »

<sup>219</sup> QUINTIL. V, 7, 35 ; 11, 42.

<sup>220</sup> Les Athéniens crurent que Philippe avait grand peur d'un oracle sibyllin qui qualifiait Athènes d'« outre insubmersible. » (LIBAN. *In Demosth.* IV, p. 250. cf. ARISTOPH. *Equit.* 962).

<sup>221</sup> PLUTARCH. *Agésil.* 3. Cf. *Lysand.* 22. XENOPH. *Hellen.*, III, 3, 2. Pausan., III, 8, 9. C. Alexandre identifie ce *Diopèithès* avec l'Athénien qui chercha à faire tomber sur Périclès le soupçon d'impiété (PLUTARCH. *Pericl.*, 32). Or, Diopèithès l'Athénien était un homme politique et l'on s'étonnerait fort que les Spartiates l'eussent invité à se mêler de leurs affaires. Du reste, Plutarque dit formellement qu'il y avait « à Sparte un chresmologue ». Il n'y a donc pas de confusion possible.

<sup>222</sup> PLUTARCH. *Lysand.* 22.

sans être du métier, battit un exégète, et des plus doctes, sur son propre terrain, car l'interprétation de Lysandre fut immédiatement acceptée.

Cette anecdote, qui nous permet d'apprécier une fois de plus le rôle considérable de la divination dans les affaires publiques en Grèce, nous fait voir aussi que, si personne ne contestait l'utilité des prophéties, les interprétations des exégètes les plus doctes ne s'imposaient pas sans discussion. Les exégètes sont restés ce qu'étaient les « prudents » chez les Romains, des hommes de bon conseil, mais sans mission surnaturelle et sans prétention à l'infaillibilité. En dehors des oracles qui se sont constitués en corporations fermées et qui n'ont d'ailleurs sur la société civile que le pouvoir qu'elle veut bien leur accorder, la divination est libre et accessible à tous. Lorsque au temps des guerres médiques, l'oracle de Delphes avait recommandé aux Athéniens les remparts de bois, Thémistocle eut sans doute à lutter, pour faire prévaloir son avis, contre des exégètes de profession ; peut-être même l'ordre d'Apollon était-il arrivé de Delphes tout commenté par les exégètes du lieu. Personne cependant n'opposa à Thémistocle une fin de non-recevoir fondée sur son incompetence. Les mœurs grecques ne laissaient pas les textes sacrés aux mains de privilégiés qui s'en seraient bientôt fait un instrument de domination. Chacun pouvait les collectionner à son gré et afficher la prétention de les comprendre. Cette extrême liberté rendait difficile, sinon impossible, la vérification des origines. Il y avait un moyen bien simple d'avoir des prophéties inédites, qui ne fussent pas encore usées par la circulation, c'était d'en fabriquer. On peut croire que les exégètes usèrent largement de cette ressource. C'est de cette façon que se formèrent et que grossirent, chemin faisant, les recueils de prédictions qu'on donnait pour l'œuvre des prophètes, des sibylles et même des oracles. A ce point de vue, beaucoup mieux qu'à tout autre, on peut dire que les exégètes ont été les véritables « chresmologues. » Ils ont été, en tout cas, les éditeurs les plus intéressés de cette littérature prophétique<sup>223</sup> qui, mise à contribution par les logographes, les historiens et les moralistes, se mêla ainsi aux traditions nationales et aux spéculations philosophiques. Philochore, qui compila la première collection d'oracles, était un exégète, et, cinq siècles plus tard, Porphyre créait par l'exégèse la philosophie appuyée sur la révélation ou

---

<sup>223</sup> Il est difficile de faire une distinction entre les exégètes et les compilateurs d'oracles. Les uns et les autres travaillent à la même œuvre ; les uns, en vue de leur utilité professionnelle, les autres, dans un but plus scientifique. De même que nous n'avons pas inscrit dans la liste des devins tous les auteurs d'*Onirocritica*, de même, nous ne mentionnerons pas ici toutes les collections d'oracles faites dans l'antiquité. Ce recensement a été fait par G. Wolff, dans le quatrième chapitre de son livre *Porphyrii de philosophia ex oraculis haurienda* (cap. IV. *De oraculorum corporibus*, p. 43-68).

théosophie. Porphyre avoue qu'il corrigeait dans ses textes les fautes matérielles : c'était peu de chose en comparaison de ce que s'étaient permis ses devanciers. Un certain Iophon de Cnosse, d'ailleurs inconnu, paraît avoir mis en vers hexamètres des « oracles d'exégètes<sup>224</sup> », c'est-à-dire des prophéties qui circulaient sans doute sous une forme libre ou surchargées de mètres variés, étrangers à la gravité religieuse de l'antique hexamètre.

De tous les représentants de la divination libre, les exégètes sont ceux qui ressemblent le plus aux desservants des oracles. C'est aux alentours des oracles qu'il se pressent. Les clients de ces officines de révélation avaient besoin de leurs lumières pour comprendre le fatras obscur des réponses divines. L'histoire grecque est remplie de prédictions mal comprises et vérifiées après coup. Ces exemples prouvaient peut-être que les exégètes n'étaient pas infaillibles ; ils prouvaient tout aussi bien qu'on ne pouvait, sans imprudence, se dispenser de les consulter. De ces exégètes du dehors à ceux du dedans, aux membres des corporations sacerdotales qui rédigent en langage humain les réponses divines et qui, pour cette raison portent souvent le nom de « prophètes, » la transition est facile. Cette transcription des oracles est déjà une exégèse, car les dieux, pour manifester leur volonté, employaient en plus d'un endroit, par exemple à Dodone et à Ammon, des signes tout différents de ceux du langage.

Nous voici donc enfin en présence des sacerdoces collectifs qui ont donné à la mantique grecque tout le développement dont elle était susceptible et l'ont mise hors de pair. La divination impersonnelle et fixe des oracles procède de la divination individuelle dont nous avons parlé jusqu'ici. Cette dernière est, en effet, plus ancienne que l'autre et les corporations sacerdotales attachées aux oracles considéraient elles-mêmes leur privilège comme le legs d'un ancêtre mythique qui en avait été à l'origine personnellement investi<sup>225</sup>. Seulement, au lieu de dispenser la révélation en son propre nom et de porter partout avec lui sa prescience surnaturelle, cet ancêtre s'était engagé au service d'une divinité déterminée là où il avait plu à celle-ci de converser avec les mortels par l'entremise de son interprète.

---

<sup>224</sup> PAUSAN., I, 34, 4. Le texte de Pausanias est très sommaire et assez obscur. Après avoir parlé d'Oropos et de l'oracle d'Amphiaros, il ajoute que, parmi les oracles versifiés qu'Iophon citait d'après les exégètes (?), il y en avait un qu'il disait avoir été rendu aux Sept devant Thèbes par Amphiaros. Or, Pausanias fait réflexion qu'au temps d'Amphiaros il n'y avait point encore de « chresmologues, » et sa conclusion doit être qu'Iophon avait, sinon inventé, du moins mis en hexamètres l'oracle susdit.

<sup>225</sup> Tels étaient, par exemple, Corètas ou Castalios à Delphes, Ismenos à Thèbes, Teneros à Akræphiæ, Anios à Délos, Branthos à Milet et Klaros à Colophon.

*LES SIBYLLES ET LES CHANTS SIBYLLINS*

Tous les fondateurs et éponymes d'oracles devraient être classés parmi les représentants du sacerdoce individuel, avec le titre de prophètes ou προμονταις; mais il ne faut pas abuser de la logique pour détacher ces initiateurs de leur postérité. Ce sont, du reste, des personnages légendaires créés en vertu du principe de causalité, pour expliquer l'existence des corporations sacerdotales; ils n'ont pas de vie propre, et nous ne pourrions que les ranger, comme des statues sans expression, sur le chemin qui conduit de la mantique individuelle aux sources permanentes de révélation connues sous le nom générique de mantéions ou oracles.

## Table des matières

Chapitre I — L'idéal sibyllin.....	4
Chapitre II — Les copies du modèle sibyllin.....	25
I. Sibylle d'Érythræ.....	27
II. Sibylle de Marpeessos(Gergithique – Troyenne – Hellespontique – Phrygienne.).....	29
III. Sibylle Paleo-Troyenne.....	31
IV. Sibylle Neo-Phrygienne.....	32
V. Sibylle de Colophon.....	33
VI. Sibylle de Samos.....	34
VII. Sibylle de Sardes(Ephèse - Rhodes).....	35
VIII. Sibylle Delphique (Delienne – Thessalienne – Lamiaque).....	37
IX. Sibylle Thesprotique(Epirotique – Macédonienne).....	39
X. Sibylle de Cumes (Cimmérienne – Italique – Lucanienne – Sicilienne – Tiburtine).....	40
XI. Sibylle Libyenne (Égyptienne).....	44
XII. Sibylle Persique (Chaldéenne – Hébraïque).....	46
Chapitre III — Oracles et chants sibyllins.....	51
Chapitre IV — Les devins exègetes.....	63



© Arbre d'Or, Genève, août 2005  
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : La Sibylle de Michel Ange à la Chapelle Sixtine  
Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS/CB